

OEUVRES  
DE  
DESCARTES

PUBLIÉES  
PAR  
CHARLES ADAM & PAUL TANNERY  
SOUS LES AUSPICES  
DU MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

---

DISCOURS DE LA MÉTHODE & ESSAIS

VI



PARIS  
LÉOPOLD CERF, IMPRIMEUR-ÉDITEUR  
12, RUE SAINTE-ANNE, 12

1902

EDITION ZULU-EBOOKS.COM

# DISCOURS DE LA METHODE

POUR BIEN CONDUIRE SA RAISON ET CHERCHER  
LA VERITÉ DANS LES SCIENCES

---

---

*Si ce discours semble trop long pour estre tout leu  
en vne fois, on le pourra distinguer en six parties. Et,  
en la premiere, on trouuera diuerses considerations tou-  
chant les sciences. En la seconde, les principales regles  
5 de la Methode que l'Autheur a cherchée. En la 3,  
quelques vnes de celles de la Morale qu'il a tirée de cete  
Methode. En la 4, les raisons par lesquelles il prouue  
l'existence de Dieu & de l'ame humaine, qui font les  
fondemens de sa Metaphysique. En la 5, l'ordre des  
10 questions de Physique qu'il a cherchées & particuliere-  
ment l'explication du mouuement du cœur & de quelques  
autres difficultez qui appartiennent a la Medecine, puis  
aussy la difference qui est entre nostre ame & celle des  
bestes. Et en la derniere, quelles choses il croit estre  
15 requises pour aller plus auant en la recherche de la Na-  
ture qu'il n'a esté, & quelles raisons l'ont fait escrire.*

Le bon sens est la chose du monde la mieux par-  
tagée : car chascun pense en estre si bien pouruû, que

PREMIERE  
PARTIE.

ceux mesme qui font les plus difficiles a contenter en toute autre chose, n'ont point coustume d'en desirer plus qu'ils en ont. En quoy il n'est pas vraysemblable que tous se trompent ; mais plustost cela tesmoigne que  
5 la puissance de bien iuger, & distinguer le vray d'avec le faux, qui est proprement ce qu'on nomme le bon sens ou la raison, est naturellement esgale en tous les hommes ; et ainsi que la diuersité de nos opinions ne vient pas de ce que les vns font plus raisonnables que  
10 les | autres, mais seulement de ce que nous conduisons nos pensées par diuerses voyes, & ne considerons pas les mesmes choses. Car ce n'est pas assez d'auoir l'esprit bon, mais le principal est de l'appliquer bien. Les plus grandes ames font capables des plus grans  
15 vices, aussy bien que des plus grandes vertus ; et ceux qui ne marchent que fort lentement, peuuent auancer beaucoup dauantage, s'ils suiuent tousiours le droit chemin, que ne font ceux qui courent, & qui s'en esloignent.

20 Pour moy, ie n'ay iamais presumé que mon esprit fust en rien plus parfait que ceux du commun ; mesme i'ay souuent souhaité d'auoir la pensée aussy prompte, ou l'imagination aussy nette & distincte, ou la memoire aussy ample, ou aussy presente, que quelques  
25 autres. Et ie ne sçache point de qualitez que celles cy, qui seruent a la perfection de l'esprit : car pour la raison, ou le sens, d'autant qu'elle est la seule chose qui nous rend hommes, & nous distingue des bestes, ie veux croire qu'elle est toute entiere en vn chascun,  
30 & suiure en cecy l'opinion commune des Philosophes, qui disent qu'il n'y a du plus & du moins qu'entre les

*accidens*, & non point entre les *formes*, ou *natures*, des *indiuidus* d'une meſme *eſpece*.

Mais ie ne craindray pas de dire que ie penſe auoir eu beaucoup d'heur, de m'eſtre rencontré dès ma ieuneſſe en certains chemins, qui m'ont conduit a des conſiderations & des maximes, dont i'ay formé vne Methode, par laquelle il me ſemble que i'ay moyen d'augmenter par degrez ma connoiſſance, & de l'eſleuer peu a peu au plus haut point, auquel la mediocrité de mon eſprit & la courte durée de ma vie luy pourront permettre d'atteindre. Car i'en ay deſia recueilly de tels fruits, qu'encore qu'aux iugemens que ie fais de moymeſme, ie taſche touſiours de pencher vers le coſté de la deſiance, pluſtoſt que vers celui de la preſomption ; & que, regardant d'un œil de Philoſophe les diuerſes actions & entrepriſes de tous les hommes, il n'y en ait quaſi aucune qui ne me ſemble vaine & inutile ; ie ne laiſſe pas de receuoir vne extreme ſatiſfaction du progrès que ie penſe auoir deſia fait en la recherche de la verité, & de conceuoir de telles eſperances pour l'auenir, que ſi, entre les occupations des hommes purement hommes, il y en a quelqu'une qui ſoit ſolidement bonne & importante, i'oſe croire que c'eſt celle que i'ay choiſie.

Toutefois il ſe peut faire que ie me trompe, & ce n'eſt peuteſtre qu'un peu de cuiure & de verre que ie prens pour de l'or & des diamans. Je ſçay combien nous ſommes ſuiets a nous méprendre en ce qui nous touche, & combien auſſy les iugemens de nos amis nous doiuent eſtre ſuſpects, lorſqu'ils ſont en noſtre faueur. Mais ie feray bien ayſé de faire voir, en ce diſ-

cours, quels font les chemins que i'ay fuiuis, & d'y  
 representer ma vie comme en vn tableau, affin que  
 chascun en puisse iuger, & qu'apprenant du bruit  
 commun les opinions qu'on en aura, ce soit vn nou-  
 5 uveau moyen de m'instruire, que i'adiousteray a ceux  
 dont i'ay coustume de me seruir.

Ainsi mon dessein n'est pas d'enseigner icy la Me-  
 thode que chascun doit suiure pour bien conduire sa  
 raison, mais seulement de faire voir en quelle sorte  
 10 i'ay tafché de conduire la miene. Ceux qui se messent  
 de donner | des preceptes, se doiuent estimer plus  
 habiles que ceux auxquels ils les donnent; & s'ils  
 manquent en la moindre chose, ils en font blasmables.  
 Mais, ne propofant cet escrit que comme vne histoire,  
 15 ou, si vous l'aymez mieux, que comme vne fable, en  
 laquelle, parmi quelques exemples qu'on peut imiter,  
 on en trouuera peutestre aussy plusieurs autres qu'on  
 aura raison de ne pas suiure, i'espere qu'il sera vtile  
 a quelques vns, sans estre nuisible a personne, & que  
 20 tous me sçauront gré de ma franchise.

I'ay esté nourri aux lettres dés mon enfance, &  
 pource qu'on me persuadoit que, par leur moyen, on  
 pouuoit acquerir vne connoissance claire & assurée de  
 tout ce qui est vtile a la vie, i'auois vn extreme desir  
 25 de les apprendre. Mais sitost que i'eu acheué tout ce  
 cours d'estudes, au bout duquel on a coustume d'estre  
 receu au rang des doctes, ie changeay entierement  
 d'opinion. Car ie me trouuois embarassé de tant de  
 doutes & d'erreurs, qu'il me sembloit n'auoir fait autre  
 30 profit, en tafchant de m'instruire, sinon que i'auois dé-  
 couuert de plus en plus mon ignorance. Et neanmoins

i'estois en l'une des plus celebres escholes de l'Europe, où ie pensois qu'il deuoit y auoir de sçauans hommes, s'il y en auoit en aucun endroit de la terre. I'y auois appris tout ce que les autres y apprenoient ; & mesme, 5 ne m'estant pas contenté des sciences qu'on nous enseignoit, i'auois parcouru tous les liures, traitans de celles qu'on estime les plus curieuses & les plus rares, qui auoient pû tomber entre mes mains. Auec cela, ie sçauois les iugemens que les autres faisoient de moy ; 10 & ie ne voyois point qu'on m'estimast inferieur a mes condisciples, bien qu'il y en eust desia entre | eux quelques vns, qu'on destinoit a remplir les places de nos maistres. Et enfin nostre siecle me sembloit aussy fleurissant, & aussy fertile en bons esprits, qu'ait esté 15 aucun des precedens. Ce qui me faisoit prendre la liberté de iuger par moy de tous les autres, & de penser qu'il n'y auoit aucune doctrine dans le monde, qui fust telle qu'on m'auoit auparauant fait esperer.

Je ne laissois pas toutefois d'estimer les exercices, 20 auxquels on s'occupe dans les escholes. Je sçauois que les langues, qu'on y apprend, sont necessaires pour l'intelligence des liures anciens ; que la gentillesse des fables refueille l'esprit ; que les actions memorables des hystoires le releuent, & qu'estant leuës auec dis- 25 cretion, elles aydent a former le iugement ; que la lecture de tous les bons liures est comme vne conuersation auec les plus honnestes gens des siecles passez, qui en ont esté les auteurs, & mesme vne conuersation estudiée, en laquelle ils ne nous decouurent que les meilleures de leurs pensées ; que l'Eloquence a des forces 30 & des beautez incomparables ; que la Poësie a des

delicateffes & des douceurs tres rauiffantes ; que les  
 Mathematiques ont des inuentions tres subtiles, & qui  
 peuuent beaucoup feruir, tant a contenter les curieux,  
 qu'a faciliter tous les arts, & diminuer le trauail des  
 5 hommes ; que les efcris qui traitent des meurs con-  
 tiennent plusieurs enfeignemens, & plusieurs exhorta-  
 tions a la vertu qui font fort vtiles ; que la Theologie  
 enfeigne a gagner le ciel ; que la Philosophie donne  
 moyen de parler vrayfemblablement de toutes chofes,  
 10 & fe faire admirer des moins fçauans ; que la Iurif-  
 prudence, la Medecine & les autres | ſciences ap-  
 portent des honneurs & des richesses a ceux qui les  
 cultiuent ; et enfin, qu'il est bon de les auoir toutes  
 examinees, mefme les plus ſuperſtitieufes & les plus  
 15 fauſſes, affin de connoître leur iuſte valeur, & fe  
 garder d'en eſtre trompé.

Mais ie croyois auoir defia donné aſſez de tems aux  
 langues, & mefme auſſy a la lecture des liures anciens,  
 & a leurs hiftoires, & a leurs fables. Car c'eſt quaſi le  
 20 mefme de conuerſer avec ceux des autres ſiecles, que  
 de voyaſger. Il eſt bon de ſçauoir quelque choſe des  
 meurs de diuers peuples, affin de iuger des noſtres  
 plus ſainement, & que nous ne penſions pas que tout  
 ce qui eſt contre nos modes ſoit ridicule, & contre  
 25 raiſon, ainſi qu'ont couſtume de faire ceux qui n'ont  
 rien vû. Mais lorsqu'on employe trop de tems a  
 voyaſger, on deuiet enfin eſtranger en ſon païs ;  
 & lorsqu'on eſt trop curieux des chofes qui ſe prati-  
 quoient aux ſiecles pafſez, on demeure ordinairement  
 30 fort ignorant de celles qui ſe pratiquent en cetuycy.  
 Outre que les fables font imaginer pluſieurs euene-

mens comme possibles qui ne le font point ; et que  
mesme les histoires les plus fideles, si elles ne changent  
ny n'augmentent la valeur des choses, pour les rendre  
plus dignes d'estre leuës, au moins en omettent elles  
5 presque tousiours les plus basses & moins illustres cir-  
constances : d'où vient que le reste ne paroist pas tel  
qu'il est, & que ceux qui reglent leurs meurs par les  
exemples qu'ils en tirent, sont suiets a tomber dans  
les extrauagances des Paladins de nos romans, & a  
10 conceuoir des desseins qui passent leurs forces.

L'estimois fort l'Eloquence, & i'estois amoureux de  
la | Poësie ; mais ie pensois que l'vne & l'autre estoient  
des dons de l'esprit, plutost que des fruits de l'estude.  
Ceux qui ont le raisonnement le plus fort, & qui di-  
15 gerent le mieux leurs pensées, affin de les rendre  
claires & intelligibles, peuuent tousiours le mieux  
persuader ce qu'ils proposent, encore qu'ils ne par-  
lassent que bas Breton, & qu'ils n'eussent iamais appris  
de Rhetorique. Et ceux qui ont les inuentions les plus  
20 agreables, & qui les sçauent exprimer avec le plus  
d'ornement & de douceur, ne lairroient pas d'estre les  
meilleurs Poëtes, encore que l'art Poëtique leur fust  
inconnu.

Ie me plaisois furtout aux Mathematiques, a cause  
25 de la certitude & de l'euidence de leurs raisons ; mais  
ie ne remarquois point encore leur vray vsage, & pen-  
sant qu'elles ne seruoient qu'aux Arts Mechaniques,  
ie m'estonnois de ce que, leurs fondemens estans si  
fermes & si solides, on n'auoit rien basti dessus de plus  
30 releué. Comme, au contraire, ie comparois les escrits  
des anciens payens, qui traitent des meurs, a des palais



fort superbes & fort magnifiques, qui n'estoient bap-  
 que sur du sable & sur de la bouë. Ils esleuent fort  
 haut les vertus, & les font paroistre estimables par  
 dessus toutes les choses qui sont au monde ; mais ils  
 5 n'enseignent pas assez a les connoistre, & souuent ce  
 qu'ils appellent d'un si beau nom, n'est qu'une insensi-  
 bilité, ou un orgueil, ou un desespoir, ou un parricide.

Je reuerois nostre Theologie, & pretendois, autant  
 qu'aucun autre, a gagner le ciel ; mais ayant appris,  
 10 comme chose tres assurée, que le chemin n'en est pas  
 moins ouuert aux plus ignorans qu'aux plus doctes,  
 & que les | veritez reuelées, qui y conduisent, sont au  
 dessus de nostre intelligence, ie n'eusse osé les sou-  
 mettre a la foiblesse de mes raisonnemens, & ie pen-  
 15 sois que, pour entreprendre de les examiner & y  
 reussir, il estoit besoin d'auoir quelque extraordinaire  
 assistance du ciel, & d'estre plus qu'homme.

Je ne diray rien de la Philosophie, sinon que, voyant  
 qu'elle a esté cultiuée par les plus excellens esprits qui  
 20 ayent vescu depuis plusieurs siècles, & que neanmoins  
 il ne s'y trouue encore aucune chose dont on ne dis-  
 pute, & par consequent qui ne soit douteuse, ie n'auois  
 point allés de presomption pour esperer d'y rencon-  
 trer mieux que les autres ; et que, considerant combien  
 25 il peut y auoir de diuerses opinions, touchant une  
 mesme matiere, qui soient soustenuës par des gens  
 doctes, sans qu'il y en puisse auoir iamais plus d'une  
 seule qui soit vraye, ie reputois presque pour faux  
 tout ce qui n'estoit que vraysemblable.

30 Puis, pour les autres sciences, d'autant qu'elles em-  
 pruntent leurs principes de la Philosophie, ie iugeois

qu'on ne pouuoit auoir rien basti, qui fust solide, sur des fondemens si peu fermes. Et ny l'honneur, ny le gain qu'elles promettent, n'estoient suffisans pour me conuier a les apprendre ; car ie ne me sentoys point, 5  
graces a Dieu, de condition qui m'obligeast a faire vn mestier de la science, pour le soulagement de ma fortune ; et quoy que ie ne fisse pas profession de mespriser la gloire en Cynique, ie faisoys neanmoins fort peu d'estat de celle que ie n'esperois point pouuoir 10  
acquérir qu'a faux titres. Et enfin, pour les mauuaises doctrines, ie pensois desia connoistre assés ce qu'elles valoient, pour n'estre plus suiet a estre trompé, ny par les promesses d'un Alchemiste, ni par les predictions d'un Astrologue, ny par les impostures d'un Magicien, 15  
ny par les artifices ou la venterie d'aucun de ceux qui font profession de sçauoir plus qu'ils ne sçauent.

C'est pourquoy, sitost que l'age me permit de sortir de la suietion de mes Precepteurs, ie quittay entiere-  
ment l'estude des lettres. Et me resoluant de ne chercher plus d'autre science, que celle qui se pourroit 20  
trouuer en moymesme, ou bien dans le grand liure du monde, i'employay le reste de ma ieunesse à voyager, a voir des cours & des armées, a frequenter des gens de diuerfes humeurs & conditions, a recueillir diuerfes experiences, a m'esprouer moymesme dans 25  
les rencontres que la fortune me proposoit, & partout a faire telle reflexion sur les choses qui se presentoyent, que i'en pûsse tirer quelque profit. Car il me sembloit que ie pourrois rencontrer beaucoup plus de  
30 verité, dans les raisonnemens que chascun fait touchant les affaires qui luy importent, & dont l'euement

le doit punir bientôt après, s'il a mal jugé, que dans ceux que fait vn homme de lettres dans son cabinet, touchant des spéculations qui ne produisent aucun effect, & qui ne luy font d'autre conséquence, sinon  
 5 que peutestre il en tirera d'autant plus de vanité qu'elles seront plus esloignées du sens commun, a cause qu'il aura deu employer d'autant plus d'esprit & d'artifice a tascher de les rendre vraysemblables. Et i'auois toujours vn extreme desir d'apprendre a  
 10 distinguer le vray d'avec le faux, pour voir clair en mes actions, | & marcher avec assurance en cete vie.

Il est vray que, pendant que ie ne faisois que considerer les meurs des autres hommes, ie n'y trouuois gueres de quoy m'assurer, & que i'y remarquois quasi  
 15 autant de diuersité que i'auois fait auparauant entre les opinions des Philosophes. En sorte que le plus grand profit que i'en retirois, estoit que, voyant plusieurs choses qui, bien qu'elles nous semblent fort extrauagantes & ridicules, ne laissent pas d'estre com-  
 20 munement receuës & approuuées par d'autres grans peuples, i'apprenois a ne rien croyre trop fermement de ce qui ne m'auoit esté persuadé que par l'exemple & par la coustume ; et ainsi ie me deliurois peu a peu de beaucoup d'erreurs, qui peuuent offusquer nostre  
 25 lumiere naturelle, & nous rendre moins capables d'entendre raison. Mais après que i'eu employé quelques années a estudier ainsi dans le liure du monde, & a tascher d'acquérir quelque experience, ie pris vn iour resolution d'estudier aussy en moymesme, & d'employer  
 30 toutes les forces de mon esprit a choysir les chemins que ie deuois suiure. Ce qui me reussit beaucoup

mieux, ce me semble, que si ie ne me fuffe iamais éloigné, ny de mon païs, ny de mes liures.

5 l'estois alors en Allemagne, ou l'occasion des  
 guerres qui n'y font pas encore finies m'auoit appelé ; &  
 comme ie retournois du couronnement de l'Empereur  
 vers l'armée, le commencement de l'hyuer m'aresta en  
 vn quartier, ou ne trouuant aucune conuerfation qui  
 me diuertift, & n'ayant d'ailleurs, par bonheur, aucuns  
 10 foins ny passions qui me troublaffent, ie demourois  
 tout le iour enfermé seul dans vn poëlle, ou i'auois  
 tout loysir de | m'entretenir de mes pensées. Entre  
 lesquelles, l'vne des premieres fut que ie m'auifay de  
 confiderer, que souuent il n'y a pas tant de perfection  
 15 dans les ouurages composez de plusieurs pieces, &  
 faits de la main de diuers maistres, qu'en ceux auf-  
 quels vn seul a trauaillé. Ainfi voit on que les bas-  
 timens qu'un seul Architecte a entrepris & acheuez,  
 ont coustume d'estre plus beaux & mieux ordonnez,  
 20 que ceux que plusieurs ont tafché de racommoder, en  
 faisant seruir de vieilles murailles qui auoient esté  
 basties a d'autres fins. Ainfi ces anciennes citez, qui,  
 n'ayant esté au commencement que des bourgades,  
 sont deuenues, par succession de tems, de grandes  
 25 villes, sont ordinairement si mal compassées, au pris de  
 ces places regulieres qu'un Ingenieur trace a sa fan-  
 taisie dans vne plaine, qu'encore que, considerant leurs  
 edifices chascun a part, on y trouue souuent autant  
 ou plus d'art qu'en ceux des autres, toutefois, a voir  
 30 comme ils sont arrangez, icy vn grand, là vn petit, &  
 comme ils rendent les rues courbées & inegales, on

diroit que c'est plutoſt la fortune, que la volonté de quelques hommes vſans de raiſon, qui les a ainſi diſpoſez. Et ſi on confidere qu'il y a eu neanmoins de tout tems quelques officiers, qui ont eu charge de  
5 prendre garde aux baſtimens des particuliers, pour les faire ſeruir a l'ornement du public, on connoiſtra bien qu'il eſt malayſé, en ne trauaillant que ſur les ourrages d'autruy, de faire des choſes fort accomplies. Ainſi ie m'imaginay que les peuples qui, ayant  
10 eſté autrefois demi ſauuages, & ne s'eſtant ciuiliſez que peu a peu, n'ont fait leurs loix qu'a meſure que l'incommodité des crimes & des querelles les y a | contrains, ne ſçauroient eſtre ſi bien policez que ceux qui, dès le commencement qu'ils ſe ſont aſſemblez,  
15 ont obſerué les conſtitutions de quelque prudent Legiſſlateur. Comme il eſt bien certain que l'eſtat de la vraye Religion, dont Dieu ſeul a fait les ordonnances, doit eſtre incomparablement mieux réglé que tous les autres. Et pour parler des choſes humaines, ie croy  
20 que, ſi Sparte a eſté autrefois tres floriffante, ce n'a pas eſté a cauſe de la bonté de chaſcune de ſes loix en particulier, vû que pluſieurs eſtoient fort eſtranges, & meſme contraires aux bonnes meurs, mais a cauſe que, n'ayant eſté inuentées que par vn ſeul, elles ten-  
25 doient toutes a meſme fin. Et ainſi ie penſay que les ſciences des liures, au moins celles dont les raiſons ne ſont que probables, & qui n'ont aucunes demonſtrations, s'eſtant compoſées & groſſies peu a peu des opinions de pluſieurs diuerſes perſonnes, ne ſont  
30 point ſi approchantes de la verité, que les ſimples raiſonnemens que peut faire naturellement vn homme

de bon sens touchant les choses qui se présentent. Et ainsi encore ie pensay que, pource que nous auons tous esté enfans auant que d'estre hommes, & qu'il nous a fallu long tems estre gouuernez par nos appetis  
 5 & nos Precepteurs, qui estoient souuent contraires les vns aux autres, & qui, ny les vns ny les autres, ne nous conseilloient peutestre pas tousiours le meilleur, il est presqu'impoffible que nos iugemens soient si purs, ny si solides qu'ils auroient esté, si nous auions  
 10 eu l'vsage entier de nostre raison dés le point de nostre naissance, & que nous n'eussions iamais esté conduits que par elle.

Il est vray que nous ne voyons point qu'on iette par terre toutes les maisons d'une ville, pour le seul  
 15 dessein de les refaire d'autre façon, & d'en rendre les ruës plus belles ; mais on voit bien que plusieurs font abatre les leurs pour les rebastir, & que mesme quelquefois ils y sont contrains, quand elles sont en danger de tomber d'elles mesmes, & que les fonde-  
 20 demens n'en sont pas bien fermes. A l'exemple de quoy ie me persuaday, qu'il n'y auroit veritablement point d'apparence qu'un particulier fist dessein de reformer un Estat, en y changeant tout dés les fonde-  
 25 mesmes, & en le renuersant pour le redresser ; ny mesme aussy de reformer le cors des sciences, ou l'ordre establi dans les escholes pour les enseigner ; mais que, pour toutes les opinions que i'auois receuës iufques alors en ma creance, ie ne pouuois mieux faire que d'entreprendre, vne bonne fois, de les en  
 30 oster, affin d'y en remettre par après, ou d'autres meilleures, ou bien les mesmes, lorsque ie les aurois

aiuſtées au niueau de la raiſon. Et ie creu fermement  
 que, par ce moyen, ie reuſſirois a conduire ma vie  
 beaucoup mieux que ſi ie ne baſtiſſois que ſur de vieux  
 fondemens, & que ie ne m'appuiaſſe que ſur les prin-  
 5 cipes que ie m'eſtois laiſſé perſuader en ma ieuneſſe,  
 ſans auoir iamais examiné ſ'ils eſtoient vrais. Car,  
 bien que ie remarquaſſe en cecy diuerſes difficultez,  
 elles n'eſtoient point toutefois ſans remede, ny com-  
 parables a celles qui ſe trouuent en la reformation des  
 10 moindres choſes qui touchent le public. Ces grans  
 cors ſont trop malayſez a releuer, eſtant abatus, ou  
 meſme a retenir, eſtant eſbranlez, & leurs cheutes ne  
 peuuent eſtre que tres rudes. Puis, pour leurs imper-  
 fections, ſ'ils en ont, comme la ſeule diuerſité qui eſt  
 15 entre eux | ſuffit pour aſſurer que pluſieurs en ont,  
 l'vſage les a ſans doute fort adoucies ; & meſme il en  
 a euité ou corrigé inſenſiblement quantité, auſquelles  
 on ne pourroit ſi bien pouruoir par prudence. Et enſin,  
 elles ſont quaſi touſiours plus ſupportables que ne  
 20 ſeroit leur changement : en meſme façon que les grans  
 chemins, qui tournoyent entre des montaignes, de-  
 uient peu a peu ſi vnis & ſi commodes, a force  
 d'eſtre frequentez, qu'il eſt beaucoup meilleur de les  
 ſuiure, que d'entreprendre d'aller plus droit, en grim-  
 25 pant au deſſus des rochers, & deſcendant iuſques au  
 bas des precipices.

C'eſt pourquoy ie ne ſçauois aucunement approu-  
 uer ces humeurs brouillonnes & inquietes, qui, n'eſ-  
 tant appelez, ny par leur naiſſance, ny par leur for-  
 30 tune, au maniement des affaires publiques, ne laiſſent  
 pas d'y faire touſiours, en idée, quelque nouvelle refor-

mation. Et si ie pensois qu'il y eust la moindre chose en cet escrit, par laquelle on me pût soupçonner de cete folie, ie serois tres marry de souffrir qu'il fust publié. Iamais mon dessein ne s'est estendu plus auant  
5 que de tafcher a reformer mes propres pensées, & de bastir dans vn fons qui est tout a moy. Que si, mon ouvrage m'ayant assez pleu, ie vous en fais voir icy le modelle, ce n'est pas, pour cela, que ie veuille conseiller a personne de l'imiter. Ceux que Dieu a mieux  
10 partagez de ses graces, auront peutestre des desseins plus releuez ; mais ie crains bien que cetuy-cy ne soit desia que trop hardi pour plusieurs. La seule resolution de se défaire de toutes les opinions qu'on a receuës auparauant en sa creance, n'est pas vn exemple  
15 que chascun doiue suiure ; et le monde n'est quasi composé que | de deux sortes d'espris ausquels il ne conuient aucunement. A sçauoir, de ceux qui, se croyans plus habiles qu'ils ne sont, ne se peuuent empescher de precipiter leurs iugemens, ny auoir assez de pa-  
20 tience pour conduire par ordre toutes leurs pensées : d'où vient que, s'ils auoient vne fois pris la liberté de douter des principes qu'ils ont receus, & de s'escarter du chemin commun, iamais ils ne pourroient tenir le sentier qu'il faut prendre pour aller plus droit, & de-  
25 meureroient esgarez toute leur vie. Puis, de ceux qui, ayant assez de raison, ou de modestie, pour iuger qu'ils sont moins capables de distinguer le vray d'avec le faux, que quelques autres par lesquels ils peuuent estre instruits, doiuent bien plutost se contenter de suiure  
30 les opinions de ces autres, qu'en chercher eux mesmes de meilleures.



Et pour moy, i'aurois esté fans doute du nombre de ces derniers, si ie n'auois iamais eu qu'un seul maistre, ou que ie n'eusse point sceu les differences qui ont esté de tout tems entre les opinions des plus doctes.

5 Mais ayant appris, dés le College, qu'on ne scauroit rien imaginer de si estrange & si peu croyable, qu'il n'ait esté dit par quelqu'un des Philosophes ; et depuis, en voyasgeant, ayant reconnu que tous ceux qui ont des sentimens fort contraires aux nostres, ne sont pas,

10 pour cela, barbares ny sauuages, mais que plusieurs vsent, autant ou plus que nous, de raison ; et ayant considéré combien un mesme homme, avec son mesme esprit, estant norri dés son enfance entre des François ou des Allemans, deuiet different de ce qu'il seroit,

15 s'il auoit tousiours vescu entre des Chinois ou des Canibales ; et comment, iusques aux | modes de nos habits, la mesme chose qui nous a plû il a dix ans, & qui nous plaira peuestre encore auant dix ans, nous semble maintenant extrauagante & ridicule : en sorte

20 que c'est bien plus la coustume & l'exemple qui nous persuade, qu'aucune connoissance certaine, & que neanmoins la pluralité des voix n'est pas vne preuue qui vaille rien, pour les veritez un peu malayfées a decouurir, a cause qu'il est bien plus vraysemblable

25 qu'un homme seul les ait rencontrées que tout un peuple : ie ne pouuois choisir personne dont les opinions me semblaissent deuoir estre preferées a celles des autres, & ie me trouuay comme contraint d'entreprendre moymesme de me conduire.

30 Mais, comme un homme qui marche seul & dans les tenebres, ie me resolu d'aller si lentement, & d'vsfer

de tant de circonfpection en toutes chofes, que, fi ie n'auançois que fort peu, ie me garderois bien, au moins, de tomber. Meſme ie ne voulu point com-  
 5 mencer a reietter tout a fait aucune des opinions, qui s'eſtoient pû gliffer autrefois en ma creance fans y auoir eſté introduites par la raifon, que ie n'euffe auparavant employé aſſez de tems a faire le proiet de l'ouurage que i'entreprendois, & a chercher la vraye Methode pour paruenir a la connoiſſance de toutes  
 10 les chofes dont mon eſprit feroit capable.

I'auois vn peu eſtudié, eſtant plus ieune, entre les parties de la Philoſophie, a la Logique, & entre les Mathematiques, a l'Analyſe des Geometres & a l'Algebre, trois ars ou ſciences qui ſembloient deuoir  
 15 contribuër quelque choſe a mon deſſein. Mais, en les examinant, ie pris | garde que, pour la Logique, ſes ſyllogiſmes & la plupart de ſes autres inſtructions ſeruent plutôſt a expliquer a autruy les chofes qu'on ſçait, ou meſme, comme l'art de Lulle, a parler, fans  
 20 iugement, de celles qu'on ignore, qu'a les apprendre. Et bien que elle contienne, en effect, beaucoup de preceptes tres vrais & tres bons, il y en a toutefois tant d'autres, meſlez parmi, qui ſont ou nuifibles ou ſuperflus, qu'il eſt preſque auſſy malayſé de les en ſeparer, que de tirer vne Diane ou vne Minerue hors  
 25 d'vn bloc de marbre qui n'eſt point encore eſbauché. Puis, pour l'Analyſe des anciens & l'Algebre des modernes, outre qu'elles ne s'eſtendent qu'a des matieres fort abſtractes, & qui ne ſemblent d'aucun vſage,  
 30 la premiere eſt touſiours ſi aſtrainte a la conſideration des figures, qu'elle ne peut exercer l'entende-

ment fans fatiguer beaucoup l'imagination ; et on s'est  
tellement affuïeti, en la derniere, a certaines reigles  
& a certains chiffres, qu'on en a fait vn art confus &  
obscur, qui embarrasse l'esprit, au lieu d'une science  
5 qui le cultiue. Ce qui fut cause que ie pensay qu'il fal-  
loit chercher quelque autre Methode, qui, comprenant  
les auantages de ces trois, fust exempte de leurs de-  
faux. Et comme la multitude des loix fournit souuent  
10 mieux reiglé, lorfque, n'en ayant que fort peu, elles y  
sont fort estroitement obseruées ; ainsi, au lieu de ce  
grand nombre de preceptes dont la Logique est com-  
posée, ie creu que i'aurois assez des quatre suiuians,  
pouruû que ie prisse vne ferme & constante resolution  
15 de ne manquer pas vne seule fois a les obseruer.

| Le premier estoit de ne receuoir iamais aucune  
chose pour vraye, que ie ne la connusse euidemment  
estre telle : c'est a dire, d'eüter soigneusement la  
Precipitation, & la Preuention ; & de ne comprendre  
20 rien de plus en mes iugemens, que ce qui se pre-  
senteroit si clairement & si distindement a mon es-  
prit, que ie n'eusse aucune occasion de le mettre en  
doute.

Le second, de diuiser chascune des difficultez que  
25 i'examinerois, en autant de parcelles qu'il se pourroit,  
& qu'il seroit requis pour les mieux refoudre.

Le troisieme, de conduire par ordre mes pensées,  
en commençant par les obiets les plus simples & les  
plus aysez a connoistre, pour monter peu a peu,  
30 comme par degrez, iusques a la connoissance des plus  
composez ; et supposant mesme de l'ordre entre ceux

qui ne se precedent point naturellement les vns les autres.

Et le dernier, de faire partout des denombrements si entiers, & des reueuës si generales, que ie fusse assuré  
5 de ne rien omettre.

Ces longues chaines de raisons, toutes simples & faciles, dont les Geometres ont coustume de se seruir, pour paruenir a leurs plus difficiles demonstrations, m'auoient donné occasion de m'imaginer que toutes  
10 les choses, qui peuuent tomber sous la connoissance des hommes, s'entresuiuent en mesme façon, & que, pouruû seulement qu'on s'abstiene d'en receuoir aucune pour vraye qui ne le soit, & qu'on garde tousiours l'ordre qu'il faut, pour les deduire les vnes des  
15 autres, il n'y en peut auoir de si esloignées, auxquelles enfin on ne paruiene, ny de si cachées qu'on ne découvre. Et ie ne fus pas beaucoup en | peine de chercher par lesquelles il estoit besoin de commencer : car ie sçauois desia que c'estoit par les plus simples &  
20 les plus aysées a connoistre ; & considerant qu'entre tous ceux qui ont cy deuant recherché la verité dans les sciences, il n'y a eu que les seuls Mathematiciens qui ont pû trouuer quelques demonstrations, c'est a dire quelques raisons certaines & euidentes, ie ne  
25 doutois point que ce ne fust par les mesmes qu'ils ont examinées ; bien que ie n'en esperasse aucune autre vtilité, sinon qu'elles accoustumeroient mon esprit a se repaistre de veritez, & ne se contenter point de fausses raisons. Mais ie n'eu pas dessein, pour cela, de  
30 tascher d'apprendre toutes ces sciences particulieres, qu'on nomme communement Mathematicques ; &

voyant qu'encore que leurs obiets soient differens,  
 elles ne laissent pas de s'accorder toutes, en ce qu'elles  
 n'y considerent autre chose que les diuers rappors  
 ou proportions qui s'y trouuent, ie pensay qu'il valoit  
 5 mieux que i'examinasse seulement ces proportions en  
 general, & sans les supposer que dans les suiets qui  
 seruiroient a m'en rendre la connoissance plus aysee ;  
 mesme aussy sans les y astreindre aucunement, affin de  
 les pouuoir d'autant mieux appliquer après a tous les  
 10 autres aufquels elles conuiendroient. Puis, ayant pris  
 garde que, pour les connoistre, i'aurois quelquefois  
 besoin de les considerer chascune en particulier, &  
 quelquefois seulement de les retenir, ou de les com-  
 prendre plusieurs ensemble, ie pensay que, pour les  
 15 considerer mieux en particulier, ie les deuois supposer  
 en des lignes, a cause que ie ne trouuois rien de plus  
 simple, ny que ie pûsse plus distinctement représenter  
 a | mon imagination & a mes sens ; mais que, pour les  
 retenir, ou les comprendre plusieurs ensemble, il fal-  
 20 loit que ie les expliquasse par quelques chiffres, les  
 plus courts qu'il seroit possible ; et que, par ce moyen,  
 i'emprunterois tout le meilleur de l'Analyse Geome-  
 trique & de l'Algebre, & corrigerois tous les defaus  
 de l'une par l'autre.

25 Comme, en effect, i'ose dire que l'exacte obserua-  
 tion de ce peu de preceptes que i'auois choisis, me  
 donna telle facilité a demesler toutes les questions  
 aufquelles ces deux sciences s'estendent, qu'en deux  
 ou trois mois que i'employay a les examiner, ayant  
 30 commencé par les plus simples & plus generales, &  
 chaque verité que ie trouuois estant vne reigle qui me

feruoit après a en trouuer d'autres, non seulement ie  
vins a bout de plusieurs que i'auois iugées autrefois  
tres difficiles, mais il me sembla aussy, vers la fin, que  
ie pouuois determiner, en celles mesme que i'ignorois,  
5 par quels moyens, & iusques où, il estoit possible de  
les refoudre. En quoy ie ne vous paroistray peutestre  
pas estre fort vain, si vous considerez que, n'y ayant  
qu'vne verité de chasque chose, quiconque la trouue en  
sçait autant qu'on en peut sçauoir; et que, par exem-  
10 ple, vn enfant instruit en l'Arithmetique, ayant fait vne  
addition suiuant les reigles, se peut assurer d'auoir  
trouué, touchant la somme qu'il examinait, tout ce  
que l'esprit humain sçauroit trouuer. Car enfin la  
Methode qui enseigne a suiure le vray ordre, & a de-  
15 nombrer exactement toutes les circonstances de ce  
qu'on cherche, contient tout ce qui donne de la cer-  
titude aux reigles d'Arithmetique.

| Mais ce qui me contentoit le plus de cete Methode,  
estoit que, par elle, i'estois assuré d'vser en tout de  
20 ma raison, sinon parfaitement, au moins le mieux qui  
fust en mon pouuoir; outre que ie sentoie, en la prat-  
tiquant, que mon esprit s'accoustumoit peu a peu a  
conceuoir plus netement & plus distinctement ses  
obiets, & que, ne l'ayant point assuiettie a aucune  
25 matiere particuliere, ie me promettois de l'appliquer  
aussy vtilement aux difficultez des autres sciences, que  
i'auois fait a celles de l'Algebre. Non que, pour cela,  
i'osasse entreprendre d'abord d'examiner toutes celles  
qui se presenteroient; car cela mesme eust esté con-  
30 traire a l'ordre qu'elle prescrit. Mais, ayant pris garde  
que leurs principes deuoient tous estre empruntez de

la Philosophie, en laquelle ie n'en trouuois point encore de certains, ie pensay qu'il falloit, auant tout, que ie taschasse d'y en establir ; & que, cela estant la chose du monde la plus importante, & où la Precipitation & la Preuention estoient le plus a craindre, ie ne deuois point entreprendre d'en venir a bout, que ie n'eusse atteint vn aage bien plus meur que celuy de vingt trois ans, que i'auois alors ; et que ie n'eusse, aparauant, employé beaucoup de tems a m'y preparer, tant en deracinant de mon esprit toutes les mauuaises opinions que i'y auois receuës auant ce tems là, qu'en faisant amas de plusieurs experiences, pour estre après la matiere de mes raisonnemens, & en m'exerçant tousiours en la Methode que ie m'estois prescrite, affin de m'y affermir de plus en plus.

Et enfin, comme ce n'est pas assez, auant de commencer a rebastir le logis ou on demeure, que de l'abattre, & de faire prouision de materiaux & d'Architectes, ou s'exercer soy mesme a l'Architecture, & outre cela d'en auoir soigneusement tracé le deffein ; mais qu'il faut aussy s'estre pouruû de quelque autre, où on puisse estre logé commodement pendant le tems qu'on y trauaillera ; ainsi, affin que ie ne demeurasse point irresolu en mes actions, pendant que la raison m'obligeroit de l'estre en mes iugemens, & que ie ne laissasse pas de viure dès lors le plus heureusement que ie pourrois, ie me formay vne morale par prouision, qui ne consistoit qu'en trois ou quatre maximes, dont ie veux bien vous faire part.

La premiere estoit d'obeir aux lois & aux coustu-

TROISIEME  
PARTIE.

mes de mon païs, retenant conftamment la religion en laquelle Dieu m'a fait la grace d'estre instruit dès mon enfance, & me gouvernant, en toute autre chose, fuiuant les opinions les plus moderées, & les plus  
5 elloignées de l'excés, qui fussent communement receuës en pratique par les mieux senez de ceux avec lesquels i'aurois a viure. Car, commençant dès lors a ne conter pour rien les mienes propres, a causé que ie les voulois remettre toutes a l'examen, i'estois as-  
10 suré de ne pouuoir mieux que de suiure celles des mieux senez. Et encore qu'il y en ait peutestre d'aussy bien senez, parmi les Perfes ou les Chinois, que parmi nous, il me sembloit que le plus vtile estoit de me regler selon ceux avec lesquels i'aurois a viure ; et que,  
15 pour sçauoir quelles estoient veritablement leurs opinions, ie deuois plustost prendre garde a ce qu'ils pratiquoient qu'a ce qu'ils disoient ; non seulement a causé qu'en la corruption de nos mœurs il y a | peu de gens qui veuillent dire tout ce qu'ils croyent, mais  
20 aussy a causé que plusieurs l'ignorent eux mesmes ; car l'action de la pensée par laquelle on croit vne chose, estant differente de celle par laquelle on connoist qu'on la croit, elles sont souuent l'vne sans l'autre. Et entre plusieurs opinions esgalement  
25 receuës, ie ne choisillois que les plus moderées : tant a causé que ce sont tousiours les plus commodes pour la pratique, & vraysemblablement les meilleures, tous excés ayant coustume d'estre mauuais ; comme aussy affin de me détourner moins du vray chemin, en cas  
30 que ie faillisse, que si, ayant choisi l'vn des extremes, c'eust esté l'autre qu'il eust fallu suiure. Et, particulie-



rement, ie mettois entre les excés toutes les promesses  
 par lesquelles on retranche quelque chose de la li-  
 berté. Non que ie desaprouuasse les lois qui, pour  
 remedier a l'inconstance des esprits foibles, permet-  
 5 tent, lorsqu'on a quelque bon dessein, ou mesme, pour  
 la seureté du commerce, quelque dessein qui n'est  
 qu'indifferent, qu'on face des vœux ou des contrats  
 qui obligent a y perseverer ; mais a cause que ie ne  
 voyois au monde aucune chose qui demeurast touf-  
 10 iours en mesme estat, & que, pour mon particulier, ie  
 me promettois de perfectionner de plus en plus mes  
 iugemens, & non point de les rendre pires, i'eusse  
 pensé commettre vne grande faute contre le bon sens,  
 si, pour ce que i'approuuois alors quelque chose, ie me  
 15 fusse obligé de la prendre pour bonne encore après,  
 lorsqu'elle auroit peutestre cessé de l'estre, ou que  
 i'aurois cessé de l'estimer telle.

Ma seconde maxime estoit d'estre le plus ferme &  
 le plus resolu en mes actions que ie pourrois, & de  
 20 ne suiure | pas moins constamment les opinions les  
 plus douteuses, lorsque ie m'y ferois vne fois deter-  
 miné, que si elles eussent esté tres assurées. Imitant en  
 cecy les voyageurs qui, se trouuant esgarez en quelque  
 forest, ne doiuent pas errer en tournoyant, tantost  
 25 d'vn costé, tantost d'vn autre, ny encore moins s'arester  
 en vne place, mais marcher tousiours le plus droit  
 qu'ils peuuent vers vn mesme costé, & ne le changer  
 point pour de foibles raisons, encore que ce n'ait  
 peutestre esté au commencement que le hasard seul  
 30 qui les ait determinez a le choisir : car, par ce moyen,  
 s'ils ne vont iustement où ils desirent, ils arriueront

au moins a la fin quelque part, où vraysemblablement ils feront mieux que dans le milieu d'une forest. Et ainsi, les actions de la vie ne souffrant souvent aucun delay, c'est une verité tres certaine que, lorsqu'il n'est  
5 pas en nostre pouuoir de discerner les plus vrayes opinions, nous devons suiure les plus probables ; et mesme, qu'encore que nous ne remarquions point dauantage de probabilité aux vnes qu'aux autres, nous devons neanmoins nous determiner a quelques  
10 vnes, & les confiderer après, non plus comme douteuses, en tant qu'elles se rapportent a la pratique, mais comme tres vrayes & tres certaines, a cause que la raison qui nous y a fait determiner, se trouue telle. Et cecy fut capable dès lors de me deliurer de tous  
15 les repentirs & les remors, qui ont coustume d'agiter les consciences de ces esprits foibles & chancelans, qui se laissent aller inconstamment a pratiquer, comme bonnes, les choses qu'ils iugent après estre mauuaises.

20 Ma troisieme maxime estoit de tascher toujours | plutost a me vaincre que la fortune, & a changer mes desirs que l'ordre du monde ; et generalement, de m'accoustumer a croire qu'il n'y a rien qui soit  
entierement en nostre pouuoir, que nos pensées, en  
25 forte qu'après que nous auons fait nostre mieux, touchant les choses qui nous sont exterieures, tout ce qui manque de nous reussir est, au regard de nous, absolument impossible. Et cecy seul me sembloit estre  
suffisant pour m'empescher de rien desirer a l'auenir  
30 que ie n'acquisse, & ainsi pour me rendre content. Car nostre volonté ne se portant naturellement a

defirer que les choses que nostre entendement luy  
 represente en quelque façon comme possibles, il est  
 certain que, si nous considérons tous les biens qui  
 sont hors de nous comme également esloignez de  
 5 nostre pouuoir, nous n'aurons pas plus de regret de  
 manquer de ceux qui semblent estre deus a nostre  
 naissance, lorsque nous en serons priuez sans nostre  
 faute, que nous auons de ne posséder pas les royaumes  
 de la Chine ou de Mexique ; & que faisant, comme on  
 10 dit, de nécessité vertu, nous ne desirerons pas dauan-  
 tage d'estre sains, estant malades, ou d'estre libres,  
 estant en prison, que nous faisons maintenant d'auoir  
 des cors d'une matiere aussy peu corruptible que les  
 diamans, ou des ailes pour voler comme les oiseaux.  
 15 Mais i'auouë qu'il est besoin d'un long exercice, &  
 d'une meditation souuent reïterée, pour s'accoustu-  
 mer a regarder de ce biais toutes les choses ; et  
 ie croy que c'est principalement en cecy que con-  
 sistoit le secret de ces Philosophes, qui ont pû autre-  
 20 fois se soustraire de l'empire de la Fortune, & malgré  
 les douleurs & la paureté, disputer de la felicité  
 avec leurs Dieux. Car s'occupant sans cesse a consi-  
 derer les bornes qui leur estoient prescrites par la  
 Nature, ils se persuadoient si parfaitement que rien  
 25 n'estoit en leur pouuoir que leurs pensées, que cela  
 seul estoit suffisant pour les empescher d'auoir au-  
 cune affection pour d'autres choses ; & ils dispoient  
 d'elles si absolument, qu'ils auoient en cela quelque  
 30 raison de s'estimer plus riches, & plus puissans, &  
 plus libres, & plus hureux, qu'aucun des autres  
 hommes, qui n'ayant point cete Philosophie, tant fauo-

rifez de la Nature & de la Fortune qu'ils puissent estre, ne difpoſent iamais ainſi de tout ce qu'ils veulent.

Enfin, pour conſuſion de cete Morale, ie m'auſſay de faire vne reueuë ſur les diuerſes occupations  
 5 qu'ont les hommes en cete vie, pour taſcher a faire choiſ de la meilleure ; & ſans que ie vueille rien dire de celles des autres, ie penſay que ie ne pouuois mieux que de continuër en celle la meſme ou ie me trouuois, c'eſt a dire, que d'employer toute ma vie a  
 10 cultiuer ma raiſon, & m'auancer, autant que ie pourrois, en la connoiſſance de la verité, ſuiuant la Methode que ie m'eſtois preſcrite. I'auois eſprouuë de ſi extremes contentemens, depuis que i'auois commencé a me ſeruir de cete Methode, que ie ne croyois pas  
 15 qu'on en puſt receuoir de plus doux, ny de plus innocens, en cete vie ; et deſcourant tous les iours par ſon moyen quelques veritez, qui me ſembloient aſſez importantes, & communement ignorées des autres hommes, la ſatiſfaction que i'en auois rempliſſoit tellement mon eſprit que tout le reſte ne me touchoit point. Outre que les trois maximes prece-  
 20 dentes n'eſtoient | fondées que ſur le deſſein que i'auois de continuer a m'inſtruire : car Dieu nous ayant donné a chaſcun quelque lumiere pour diſcerner le vray d'avec le faux, ie n'euffe pas creu me  
 25 deuoir contenter des opinions d'autruy vn ſeul moment, ſi ie ne me fuſſe propoſé d'employer mon propre iugement a les examiner, lorsqu'il ſeroit tems ; et ie n'euffe ſceu m'exemter de ſcrupule, en les ſui-  
 30 uant, ſi ie n'euffe eſperé de ne perdre pour cela aucune occaſion d'en trouuer de meilleures, en cas qu'il

y en eult. Et enfin ie n'eusse sceu borner mes defirs, ny estre content, si ie n'eusse fuiui vn chemin par lequel, pensant estre assuré de l'acquisition de toutes les connoissances dont ie serois capable, ie le pensois estre,  
 5 par mesme moyen, de celle de tous les vrais biens qui seroient iamais en mon pouuoir ; d'autant que, nostre volonté ne se portant a suiure ny a fuir aucune chose, que selon que nostre entendement la luy represente bonne ou mauuaise, il suffit de bien iuger, pour bien  
 10 faire, & de iuger le mieux qu'on puisse, pour faire aussy tout son mieux, c'est a dire, pour acquerir toutes les vertus, & ensemble tous les autres biens, qu'on puisse acquerir ; & lorsqu'on est certain que cela est, on ne scauroit manquer d'estre content.

15 Après m'estre ainsi assuré de ces maximes, & les auoir mises a part, avec les veritez de la foy, qui ont tousiours esté les premieres en ma creance, ie iugay que, pour tout le reste de mes opinions, ie pouuois librement entreprendre de m'en defaire. Et d'autant  
 20 que i'esperois en pouuoir mieux venir a bout, en conuerfant avec les hommes, qu'en demeurant plus long tems renfermé dans le poille | ou i'auois eu toutes ces pensées, l'hyuer n'estoit pas encore bien acheué que ie me remis a voyager. Et en toutes les neuf années  
 25 suiuanes, ie ne fi autre chose que rouler çà & là dans le monde, tafchant d'y estre spectateur plutost qu'acteur en toutes les Comedies qui s'y iouent ; et faisant particulierement reflexion, en chafque matiere, sur ce qui la pouuoit rendre suspecte, & nous donner oc-  
 30 cation de nous mesprendre, ie déracinois cependant de mon esprit toutes les erreurs qui s'y estoient pû

gliffer auparauant. Non que i'imitasse pour cela les Sceptiques, qui ne doutent que pour douter, & affectent d'estre tousiours irrefolus : car, au contraire, tout mon dessein ne tendoit qu'a m'assurer, & a re-  
5 jeter la terre mouuante & le sable, pour trouuer le roc ou l'argile. Ce qui me reussiffoit, ce me semble, assez bien, d'autant que, talchant a descouuir la fausseté ou l'incertitude des propositions que i'examinois, non par de foibles coniectures, mais par des raison-  
10 nemens clairs & assurez, ie n'en rencontrois point de si douteuses, que ie n'en tirasse tousiours quelque conclusion assez certaine, quand ce n'eust esté que cela mesme qu'elle ne contenoit rien de certain. Et comme en abatant vn vieux logis, on en reserue ordinairement les demolitions, pour seruir a en bastir vn  
15 nouveau ; ainli, en détruisant toutes celles de mes opinions que ie iugeois estre mal fondées, ie faisois diuerses obseruations, & acqueris plusieurs experiences, qui m'ont serui depuis a en establir de plus  
20 certaines. Et de plus, ie continuois a m'exercer en la Methode que ie m'estois prescrite ; car, outre que i'auois soin de conduire generalement toutes mes pensées selon les reigles, ie | me reseruois de tems en tems quelques heures, que i'employois particulie-  
25 rement a la pratiquer en des difficultez de Mathematique, ou mesme aussy en quelques autres que ie pouuois rendre quasi semblables a celles des Mathematiques, en les détachant de tous les principes des autres sciences, que ie ne trouuois pas assez fermes,  
30 comme vous verrés que i'ay fait en plusieurs qui sont expliquées en ce volume. Et ainli, sans viure d'autre

façon, en apparence, que ceux qui, n'ayant aucun employ qu'a passer vne vie douce & innocente, s'estudient a separer les plaisirs des vices, & qui, pour iouir de leur loysir sans s'ennuyer, vsent de tous les diuertiffemens qui sont honnestes, ie ne laissois pas de pourfuiure en mon dessein, & de profiter en la connoissance de la verité, peutestre plus que si ie n'eusse fait que lire des liures, ou frequenter des gens de lettres.

10      Toutefois ces neuf ans s'escoulerent auant que i'eusse encore pris aucun parti, touchant les difficultés qui ont coustume d'estre disputées entre les doctes, ny commencé a chercher les fondemens d'aucune Philosophie plus certaine que la vulgaire. Et l'exemple  
15      de plusieurs excelens esprits, qui, en ayant eu cy deuant le dessein, me sembloient n'y auoir pas reussi, m'y faisoit imaginer tant de difficulté, que ie n'eusse peutestre pas encore sitost osé l'entreprendre, si ie  
20      n'eusse vû que quelques vns faisoient desia courre le bruit que i'en estois venu a bout. Je ne sçauois pas dire sur quoy ils fondoient cete opinion; & si i'y ay contribué quelque chose par mes discours, ce doit auoir esté en confessant plus ingenuément ce que i'ignorois, que n'ont coustume de faire ceux qui ont vn  
25      peu estudié, & peutestre aussy en faisant voir les raisons que i'auois de douter de beaucoup de choses que les autres estiment certaines, plustost qu'en me vantant d'aucune doctrine. Mais ayant le cœur assez bon pour ne vouloir point qu'on me prist pour autre que  
30      ie n'estois, ie pensay qu'il faloit que ie tafchasse, par tous moyens, a me rendre digne de la reputation

qu'on me donnoit ; et il y a iustement huit ans, que ce desir me fit refoudre a m'esloigner de tous les lieux ou ie pouuois auoir des connoissances, & a me retirer icy, en vn païs où la longue durée de la guerre  
 5 a fait establir de tels ordres, que les armées qu'on y entretient ne semblent seruir qu'a faire qu'on y iouisse des fruits de la paix avec d'autant plus de seureté, & où parmi la foule d'un grand peuple fort actif, & plus soigneux de ses propres affaires, que  
 10 curieux de celles d'autrui, sans manquer d'aucune des commoditez qui sont dans les villes les plus frequentées, i'ay pû viure aussy solitaire & retiré que dans les desers les plus escartez.

Le ne sçay si ie doy vous entretenir des premieres  
 15 meditations que i'y ay faites ; car elles sont si Metaphysiques & si peu communes, qu'elles ne seront peutestre pas au goust de tout le monde. Et toutefois, affin qu'on puisse iuger si les fondemens que i'ay pris sont assez fermes, ie me trouue en quelque façon contraint d'en parler. I'auois dés long temps remarqué  
 20 que, pour les meurs, il est besoin quelquefois de suiure des opinions qu'on sçait estre fort incertaines, tout de mesme que si elles estoient indubitables, ainsi qu'il a esté dit cy-dessus ; mais, pourcequ'alors ie desirois  
 25 vacquer seulement a la recherche de la verité, ie pensay qu'il falloit que ie fisse tout le contraire, & que ie reiettasse, comme absolument faux, tout ce en quoy ie pourrois imaginer le moindre doute, affin de voir  
 30 si il ne resteroit point, apres cela, quelque chose en ma creance, qui fust entierement indubitable. Ainsi, a

QUATRIESME  
 PARTIE.



caufe que nos fens nous trompent quelquefois, ie  
 voulû fuppofer qu'il n'y auoit aucune chofe qui fust  
 telle qu'ils nous la font imaginer. Et pourcequ'il y a  
 des hommes qui fe méprenent en raifonnant, mefme  
 5 touchant les plus fimples matieres de Geometrie, & y  
 font des Paralogifmes, iugeant que i'estois fuiet a fail-  
 lir, autant qu'aucun autre, ie reiettay comme fauffes  
 toutes les raifons que i'auois prises auparauant pour  
 Demonftrations. Et enfin, confiderant que toutes les  
 10 mefmes penfées, que nous auons eftant efueillez, nous  
 peuuent auffy venir, quand nous dormons, fans qu'il y  
 en ait aucune, pour lors, qui foit vraye, ie me refolu  
 de feindre que toutes les chofes qui m'estoient iamais  
 entrées en l'efprit, n'estoient non plus vrayes que les  
 15 illufions de mes fonges. Mais, aufsitost après, ie pris  
 garde que, pendant que ie voulois ainfi penfer que tout  
 eftoit faux, il falloit neceffairement que moy, qui le  
 penfois, fuffe quelque chofe. Et remarquant que cete  
 verité : *ie penfe, donc ie fuis*, eftoit fi ferme & fi affurée,  
 20 que toutes les plus extrauagantes fuppoſitions des  
 Sceptiques n'estoient pas capables de l'esbranler, ie  
 iugay que ie pouuois la receuoir, fans ſcrupule, pour le  
 premier principe de la Philoſophie, que ie cherchois.

Puis, examinant avec attention ce que i'estois, &  
 25 voyant que ie pouuois feindre que ie n'auois aucun  
 cors, & qu'il n'y auoit aucun monde, ny aucun lieu ou  
 ie fuſſe ; | mais que ie ne pouuois pas feindre, pour  
 cela, que ie n'estois point ; & qu'au contraire, de cela  
 mefme que ie penſois a douter de la verité des autres  
 30 chofes, il fuiuoit tres euidenment & tres certai-  
 nement que i'estois ; au lieu que, ſi i'euffe ſeulement

cessé de penser, encore que tout le reste de ce que  
 i'auois iamais imaginé, eust esté vray, ie n'auois au-  
 cune raison de croire que i'eussé esté : ie connû de la  
 que i'estois vne substance dont toute l'essence ou la  
 5 nature n'est que de penser, & qui, pour estre, n'a be-  
 soin d'aucun lieu, ny ne depend d'aucune chose mate-  
 rielle. En sorte que ce Moy, c'est a dire, l'Ame par  
 laquelle ie suis ce que ie suis, est entierement distincte  
 du cors, & mesme qu'elle est plus aisée a connoistre  
 10 que luy, & qu'encore qu'il ne fust point, elle ne lair-  
 roit pas d'estre tout ce qu'elle est.

Aprés cela, ie consideray en general ce qui est  
 requis a vne proposition pour estre vraye & certaine ;  
 car, puisque ie venois d'en trouuer vne que ie sçauois  
 15 estre telle, ie pensay que ie deuois aussy sçauoir en  
 quoy consiste cete certitude. Et ayant remarqué qu'il  
 n'y a rien du tout en cecy : *ie pense, donc ie suis*, qui  
 m'affure que ie dis la verité, sinon que ie voy tres  
 clairement que, pour penser, il faut estre : ie iugay  
 20 que ie pouuois prendre pour reigle generale, que les  
 choses que nous conceuons fort clairement & fort  
 distinctement, sont toutes vrayes ; mais qu'il y a seu-  
 lement quelque difficulté a bien remarquer quelles  
 sont celles que nous conceuons distinctement.

En suite de quoy, faisant reflexion sur ce que ie  
 doutois, & que, par consequent, mon estre n'estoit pas  
 tout parfait, car ie voyois clairement que c'estoit  
 vne plus | grande perfection de connoistre que de  
 douter, ie m'auiſay de chercher d'où i'auois appris  
 30 a penser a quelque chose de plus parfait que ie  
 n'estois ; & ie connu euidenment que ce deuoit estre

de quelque nature qui fust en effect plus parfaite. Pour ce qui est des pensées que j'auois de plusieurs autres choses hors de moy, comme du ciel, de la terre, de la lumiere, de la chaleur, & de milles autres, ie n'estois  
5 point tant en peine de sçauoir d'où elles venoient, a cause que, ne remarquant rien en elles qui me semblaist les rendre superieures a moy, ie pouuois croire que, si elles estoient vrayes, c'estoient des dependances de ma nature, en tant qu'elle auoit quelque  
10 perfection ; & si elles ne l'estoient pas, que ie les tenois du neant, c'est a dire, qu'elles estoient en moy, pourceque j'auois du defaut. Mais ce ne pouuoit estre le mesme de l'idée d'un estre plus parfait que le mien : car, de la tenir du neant, c'estoit chose manifestement  
15 impossible ; et pourcequ'il n'y a pas moins de repugnance que le plus parfait soit vne suite & vne dependance du moins parfait, qu'il y en a que de rien procede quelque chose, ie ne la pouuois tenir non plus de moy mesme. De façon qu'il restoit qu'elle eust  
20 esté mise en moy par vne nature qui fust veritablement plus parfaite que ie n'estois, & mesme qui eust en soy toutes les perfections dont ie pouuois auoir quelque idée, c'est a dire, pour m'expliquer en vn mot, qui fust Dieu. A quoy j'adioustay que, puisque ie  
25 connoissois quelques perfections que ie n'auois point, ie n'estois pas le seul estre qui existast (i'vseray, s'il vous plaist, icy librement des mots de l'Eschole), mais qu'il falloit, de necessité, qu'il y en eust quelque autre plus | parfait, duquel ie dependisse, & duquel j'eusse  
30 acquis tout ce que j'auois. Car, si j'eusse esté seul & independant de tout autre, en sorte que j'eusse eu,

de moy mesme, tout ce peu que ie participois de l'estre parfait, i'eusse pû auoir de moy, par mesme raison, tout le surplus que ie connoissois me manquer, & ainsi estre moy mesme infini, eternel, immuable, tout  
5 connoissant, tout puissant, & enfin auoir toutes les perfections que ie pouuois remarquer estre en Dieu. Car, suiuant les raisonnemens que ie viens de faire, pour connoistre la nature de Dieu, autant que la miene en estoit capable, ie n'auois qu'a considerer de  
10 toutes les choses dont ie trouuois en moy quelque idée, si c'estoit perfection, ou non, de les posseder, & i'estois assuré qu'aucune de celles qui marquoient quelque imperfection, n'estoit en luy, mais que toutes les autres y estoient. Comme ie voyois que le doute,  
15 l'inconstance, la tristesse, & choses semblables, n'y pouuoient estre, vû que i'eusse esté moy mesme bien ayse d'en estre exempt. Puis, outre cela, i'auois des idées de plusieurs choses sensibles & corporelles : car, quoy que ie supposasse que ie refusois, & que tout  
20 ce que ie voyois ou imaginois estoit faux, ie ne pouuois nier toutefois que les idées n'en fussent veritablement en ma pensée ; mais pourceque i'auois desia connu en moy tres clairement que la nature intelligente est distincte de la corporelle, considerant que  
25 toute composition tesmoigne de la dependance, & que la dependance est manifestement vn defect, ie iugeois de la, que ce ne pouuoit estre vne perfection en Dieu d'estre composé de ces deux natures, & que, par consequent, il ne l'estoit pas ; mais que, s'il y auoit  
30 | quelques cors dans le monde, ou bien quelques intelligences, ou autres natures, qui ne fussent point toutes

parfaites, leur estre deuoit dependre de la puiffance, en telle forte qu'elles ne pouuoient subſiſter ſans luy vn ſeul moment.

5 Le voulu chercher, après cela, d'autres veritez, & m'eſtant propoſé l'obiet des Geometres, que ie conceuois comme vn cors continu, ou vn eſpace indefiniment eſtendu en longueur, largeur, & hauteur ou profondeur, diuiſible en diuerſes parties, qui pouuoient auoir diuerſes figures & grandeurs, & eſtre  
 10 meuës ou tranſpoſées en toutes fortes, car les Geometres ſuppoſent tout cela en leur obiet, ie parcouru quelques vnes de leurs plus ſimples demonſtrations. Et ayant pris garde que cete grande certitude, que tout le monde leur attribuë, n'eſt fondée que ſur ce  
 15 qu'on les conçoit euidenment, ſuiuant la reigle que i'ay tantost dite, ie pris garde auſſy qu'il n'y auoit rien du tout en elles qui m'aſſuraſt de l'exiſtence de leur obiet. Car, par exemple, ie voyois bien que, ſuppoſant vn triangle, il falloit que ſes trois angles fuſſent  
 20 eſgaux a deux droits ; mais ie ne voyois rien pour cela qui m'aſſuraſt qu'il y euſt au monde aucun triangle. Au lieu que, reuenant a examiner l'idée que i'auois d'un Eſtre parfait, ie trouuois que l'exiſtence y eſtoit comprise, en meſme façon qu'il eſt compris en  
 25 celle d'un triangle que ſes trois angles ſont eſgaux a deux droits, ou en celle d'une ſphere que toutes ſes parties ſont eſgalement diſtantes de ſon centre, ou meſme encore plus euidenment ; et que, par conſequent, il eſt pour le moins auſſy certain, que Dieu,  
 30 qui eſt cet Eſtre parfait, eſt ou | exiſte, qu'aucune demonſtration de Geometrie le ſçauroit eſtre.

Mais ce qui fait qu'il y en a plusieurs qui se per-  
 suadent qu'il y a de la difficulté a le connoistre, &  
 mesme aussy a connoistre ce que c'est que leur ame,  
 c'est qu'ils n'esseuent iamais leur esprit au dela des  
 5 choses sensibles, & qu'ils sont tellement accoustumez  
 a ne rien considerer qu'en l'imaginant, qui est vne  
 façon de penser particuliere pour les choses mate-  
 rielles, que tout ce qui n'est pas imaginable, leur  
 semble n'estre pas intelligible. Ce qui est assez mani-  
 10 feste de ce que mesme les Philosophes tiennent pour  
 maxime, dans les Escholes, qu'il n'y a rien dans l'en-  
 tendement qui n'ait premierement esté dans le sens,  
 où toutefois il est certain que les idées de Dieu & de  
 l'ame n'ont iamais esté. Et il me semble que ceux qui  
 15 veulent vser de leur imagination, pour les com-  
 prendre, font tout de mesme que si, pour ouïr les sons,  
 ou sentir les odeurs, ils se vouloient seruir de leurs  
 yeux : sinon qu'il y a encore cete difference, que le  
 sens de la veuë ne nous assure pas moins de la verité  
 20 de ses obiets, que font ceux de l'odorat ou de l'ouye ;  
 au lieu que ny nostre imagination ny nos sens ne  
 nous scauroient iamais assurer d'aucune chose, si  
 nostre entendement n'y interuient.

Enfin, s'il y a encore des hommes qui ne soient pas  
 25 assez persuadez de l'existence de Dieu & de leur ame,  
 par les raisons que i'ay apportées, ie veux bien qu'ils  
 sçachent que toutes les autres choses, dont ils se pen-  
 sent peut estre plus assurez, comme d'auoir vn cors, &  
 qu'il y a des astres & vne terre, & choses semblables,  
 30 sont moins certaines. Car, encore qu'on ait vne assu-  
 rance morale de ces choses, qui est telle, qu'il semble

qu'a moins que d'estre extrauagant, on n'en peut  
 douter, toutefois aussy, a moins que d'estre dérai-  
 sonnable, lorsqu'il est question d'une certitude meta-  
 physique, on ne peut nier que ce ne soit assés de suiet,  
 5 pour n'en estre pas entierement assuré, que d'auoir  
 pris garde qu'on peut, en mesme façon, s'imaginer,  
 estant endormi, qu'on a vn autre cors, & qu'on voit  
 d'autres astres, & vne autre terre, sans qu'il en soit  
 rien. Car d'où sçait on que les pensées qui viennent  
 10 en songe sont plustost fausses que les autres, vû que  
 souuent elles ne sont pas moins viues & expresses ?  
 Et que les meilleurs esprits y estudient, tant qu'il  
 leur plaira, ie ne croy pas qu'ils puissent donner  
 aucune raison qui soit suffisante pour oster ce doute,  
 15 s'ils ne presupposent l'existence de Dieu. Car, premie-  
 rement, cela mesme que i'ay tantost pris pour vne  
 reigle, a sçauoir que les choses que nous conceuons  
 tres clairement & tres distinctement, sont toutes  
 vrayes, n'est assuré qu'a cause que Dieu est ou existe,  
 20 & qu'il est vn estre parfait, & que tout ce qui est en  
 nous vient de luy. D'où il suit que nos idées ou  
 notions, estant des choses reelles, & qui viennent de  
 Dieu, en tout ce en quoy elles sont claires & distin-  
 ctes, ne peuuent en cela estre que vrayes. En forte  
 25 que, si nous en auons assez souuent qui contiennent de  
 la fausseté, ce ne peut estre que de celles, qui ont  
 quelque chose de confus & obscur, a cause qu'en cela  
 elles participent du neant, c'est a dire, qu'elles ne  
 sont en nous ainsi confuses, qu'a cause que nous ne  
 30 sommes pas tous parfaits. Et il est euident qu'il n'y a  
 pas moins de repugnance que la fausseté ou l'imper-

fection procede de Dieu, en tant que telle, qu'il | y en  
 a, que la verité ou la perfection procede du neant.  
 Mais si nous ne sçauions point que tout ce qui est  
 en nous de reel & de vray, vient d'un estre parfait  
 5 & infini, pour claires & distinctes que fussent nos  
 idées, nous n'aurions aucune raison qui nous assurast,  
 qu'elles eussent la perfection d'estre vrayes.

Or, après que la connoissance de Dieu & de l'ame  
 nous a ainfi rendus certains de cete regle, il est bien  
 10 aysé a connoistre que les refueries que nous imagi-  
 nons estant endormis, ne doiuent aucunement nous  
 faire douter de la verité des pensées que nous auons  
 estant esueillez. Car, s'il arriuoit, mesme en dormant,  
 qu'on eust quelque idée fort distincte, comme, par  
 15 exemple, qu'un Geometre inuentaist quelque nouvelle  
 demonstration, son sommeil ne l'empescheroit pas  
 d'estre vraye. Et pour l'erreur la plus ordinaire de  
 nos songes, qui consiste en ce qu'ils nous represen-  
 tent diuers obiets en mesme façon que font nos sens  
 20 exterieurs, n'importe pas qu'elle nous donne occasion  
 de nous deffier de la verité de telles idées, a cause  
 qu'elles peuuent aussy nous tromper assez souuent,  
 sans que nous dormions: comme lorsque ceux qui  
 ont la iaunisse voyent tout de couleur iaune, ou que  
 25 les astres ou autres cors fort esloignez nous paroissent  
 beaucoup plus petits qu'ils ne sont. Car enfin, soit  
 que nous veillions, soit que nous dormions, nous ne  
 nous deuons iamais laisser persuader qu'a l'euidence  
 de nostre raison. Et il est a remarquer que ie dis, de  
 30 nostre raison, & non point, de nostre imagination ny  
 de nos sens. Comme, encore que nous voyons le so-



leil tres clairement, nous ne deuons pas iuger pour  
 cela qu'il ne soit que de la grandeur que nous le  
 voyons ; et nous pouons bien imaginer distincte-  
 ment vne teste de lion entée sur le cors d'une cheure,  
 5 sans qu'il faille conclure, pour cela, qu'il y ait au  
 monde vne Chimere : car la raison ne nous dicte  
 point que ce que nous voyons ou imaginons ainsi soit  
 veritable. Mais elle nous dicte bien que toutes nos  
 idées ou notions doiuent auoir quelque fondement  
 10 de verité ; car il ne seroit pas possible que Dieu, qui  
 est tout parfait & tout veritable les eust mises en  
 nous sans cela. Et pourceque nos raisonnemens ne  
 sont iamais si euidens ny si entiers pendant le sommeil  
 que pendant la veille, bien que quelquefois nos ima-  
 15 ginations soient alors autant ou plus viues & expressees,  
 elle nous dicte aussy que nos pensées ne pouuant  
 estre toutes vrayes, a cause que nous ne sommes pas  
 tous-parfaits, ce qu'elles ont de verité doit infallible-  
 ment se rencontrer en celles que nous auons estant  
 20 esueillez, plutost qu'en nos songes.

Je serois bien ayse de poursuiure, & de faire voir  
 icy toute la chaisne des autres veritez que i'ay de-  
 duites de ces premieres. Mais, a cause que, pour cet  
 effect, il seroit maintenant besoin que ie parlasse de  
 25 plusieurs questions, qui sont en controuerse entre les  
 doctes, avec lesquels ie ne desire point me brouiller,  
 ie croy qu'il fera mieux que ie m'en abstiene, & que  
 ie die seulement en general quelles elles sont, affin  
 de laisser iuger aux plus sages, s'il seroit vtile que le  
 30 public en fust plus particulierement informé. Je suis

CINQUIESME  
 PARTIE.

toujours demeuré ferme en la resolution que j'auois  
 prise, de ne supposer aucun autre principe, que celui  
 dont ie vien de me seruir pour demonstrier l'existence  
 de Dieu & de lame, & de ne recevoir | aucune chose  
 5 pour vraye, qui ne me semblaist plus claire & plus cer-  
 taine que n'auoient fait auparauant les demonstra-  
 tions des Geometres. Et neantmoins, i'ose dire que,  
 non seulement i'ay trouué moyen de me satisfaire en  
 peu de tems, touchant toutes les principales diffi-  
 10 cultez dont on a coustume de traiter en la Philoso-  
 phie, mais aussy, que j'ay remarqué certaines loix,  
 que Dieu a tellement establies en la nature, & dont il  
 a imprimé de telles notions en nos ames, qu'après y  
 auoir fait assez de reflexion, nous ne sçaurions douter  
 15 qu'elles ne soient exactement obseruées, en tout ce  
 qui est ou qui se fait dans le monde. Puis en confi-  
 derant la suite de ces loix, il me semble auoir descou-  
 uert plusieurs veritez plus vtils & plus importantes,  
 que tout ce que j'auois appris auparauant, ou mesme  
 20 esperé d'apprendre.

Mais pourceque j'ay tafché d'en expliquer les prin-  
 cipales dans vn Traité, que quelques considerations  
 m'empeschent de publier, ie ne les sçauois mieux  
 faire connoistre, qu'en disant icy sommairement ce  
 25 qu'il contient. J'ay eu dessein d'y comprendre tout ce  
 que ie pensois sçauoir, auant que de l'escire, touchant  
 la Nature des choses Materielles. Mais, tout de mesme  
 que les peintres, ne pouuant esgalement bien repre-  
 senter dans vn tableau plat toutes les diuerses faces  
 30 d'vn cors solide, en choisissent vne des principales  
 qu'ils mettent seule vers le iour, & ombrageant les

autres, ne les font paroître, qu'en tant qu'on les peut  
 voir en la regardant : ainſi, craignant de ne pouuoir  
 mettre en mon discours tout ce que i'auois en la  
 penſée, i'entrepris ſeulement d'y expoſer bien ample-  
 5 ment ce que ie conceuois de la Lumiere ; puis, a ſon  
 occaſſion, d'y adiouſter quelque choſe du Soleil & des  
 Eſtoiles fixes, a cauſe qu'elle en procede preſque  
 toute ; des Cieux, a cauſe qu'ils la tranſmettent ; des  
 Planetes, des Cometes, & de la Terre, a cauſe qu'elles  
 10 la font refleſchir ; & en particulier de tous les Cors  
 qui ſont ſur la terre, a cauſe qu'ils ſont ou colorez,  
 ou transparenſ, ou lumineux ; & enfin de l'Homme, a  
 cauſe qu'il en eſt le ſpectateur. Meſme, pour ombrager  
 vn peu toutes ces choſes, & pouuoir dire plus libre-  
 15 ment ce que i'en iugeois, ſans eſtre obligé de ſuiu-  
 ny de refuter les opinions qui ſont receuës entre les  
 doctes, ie me reſolu de laiſſer tout ce Monde icy a  
 leurs diſputes, & de parler ſeulement de ce qui arri-  
 ueroit dans vn nouveau, ſi Dieu croit maintenant  
 20 quelque part, dans les Eſpaces Imaginaires, aſſez de  
 matiere pour le compoſer, & qu'il agitaſt diuerſement  
 & ſans ordre les diuerſes parties de cete matiere, en  
 forte qu'il en compoſaſt vn Chaos auſſy confus que  
 les Poetes en puiſſent feindre, & que, par apres, il ne  
 25 fiſt autre choſe que preſter ſon concours ordinaire a  
 la Nature, & la laiſſer agir ſuiu-ant les Loix qu'il a  
 eſtablies. Ainſi, premierement, ie deſcriuis cete Ma-  
 tiere, & taſchay de la repreſenter telle qu'il n'y a rien  
 au monde, ce me ſemble, de plus clair ny plus in-  
 30 telligible, excepté ce qui a tantost eſté dit de Dieu &  
 de lame : car meſme ie ſuppofay, expreſſement, qu'il

n'y auoit en elle aucune de ces Formes ou Qualitez dont on dispute dans les Escholes, ny generalement aucune chose, dont la connoissance ne fust si naturelle a nos ames, qu'on ne püst pas mesme feindre  
 5 de l'ignorer. De plus, ie fis voir quelles estoient les Loix de la Nature ; et sans appuier mes raisons sur aucun autre principe, que sur | les perfections infinies de Dieu, ie tafchay a demonstrier toutes celles dont on eust pu auoir quelque doute, & a faire voir  
 10 qu'elles sont telles, qu'encore que Dieu auroit creé plusieurs mondes, il n'y en sçauroit auoir aucun, où elles manquassent d'estre obseruées. Apres cela, ie monstray comment la plus grande part de la matiere de ce Chaos deuoit, en suite de ces loix, se disposer & s'arrenger d'vne certaine façon qui la rendoit semblable a nos Cieux ; comment, cependant, quelques vnes de ses parties deuoient composer vne Terre, & quelques vnes des Planetes & des Cometes, & quelques autres vn Soleil & des Estoiles fixes. Et  
 20 icy, m'estendant sur le suiet de la lumiere, i'expliquay bien au long quelle estoit celle qui se deuoit trouuer dans le Soleil & les Estoiles, & comment de la elle trauerfoit en vn instant les immenses espaces des cieux, & comment elle se reflexiffoit des Planetes & des Cometes vers la Terre. I'y adioustay aussy plusieurs choses, touchant la substance, la situation, les mouuemens & toutes les diuerfes qualitez de ces Cieux & de ces Astres ; en sorte que ie pensois en dire assez, pour faire connoistre qu'il ne se remarque rien  
 25 en ceux de ce monde, qui ne deust, ou du moins qui ne püst, paroistre tout semblable en ceux du monde

que ie descriuois. De là ie vins a parler particuliere-  
ment de la Terre : comment, encore que i'eusse ex-  
pressément supposé que Dieu n'auoit mis aucune  
pesanteur en la matiere dont elle estoit composée,  
5 toutes ses parties ne laissoient pas de tendre exacte-  
ment vers son centre ; comment, y ayant de l'eau &  
de l'air sur sa superficie, la disposition des cieux &  
des astres, principalement de la Lune, | y deuoit causer  
vn flus & reflux, qui fust semblable, en toutes ses cir-  
10 constances, a celui qui se remarque dans nos mers ;  
& outre cela vn certain cours, tant de l'eau que de  
l'air, du leuant vers le couchant, tel qu'on le remarque  
aussy entre les Tropiques ; comment les montaignes,  
les mers, les fontaines & les riuieres pouuoient na-  
15 turellement s'y former, & les metaux y venir dans  
les mines, & les plantes y croistre dans les campai-  
gnes, & generalement tous les cors qu'on nomme  
mellez ou composez s'y engendrer. Et entre autres  
20 choses, a cause qu'après les astres ie ne connois rien  
au monde que le feu qui produise de la lumiere, ie  
m'estudiai a faire entendre bien clairement tout ce  
qui appartient a sa nature, comment il se fait, com-  
ment il se nourrit ; comment il n'a quelquefois que  
de la chaleur sans lumiere, & quelquefois que de la lu-  
25 miere sans chaleur ; comment il peut introduire di-  
uerfes couleurs en diuers cors, & diuerfes autres  
qualitez ; comment il en fond quelques vns, & en dur-  
cit d'autres ; comment il les peut consumer presque  
tous, ou conuertir en cendres & en fumée ; et enfin,  
30 comment de ces cendres, par la seule violence de son  
action, il forme du verre : car cete transmutation de

cendres en verre me semblant estre aussy admirable qu'aucune autre qui se face en la nature, ie pris particulièrement plaisir a la descrire.

Toutefois ie ne voulois pas inferer de toutes ces choses, que ce monde ait esté créé en la façon que ie propofois ; car il est bien plus vraysemblable que, dés le commencement, Dieu l'a rendu tel qu'il devoit estre. Mais il est certain, & c'est vne opinion communement receuë | entre les Theologiens, que l'action, par laquelle maintenant il le conferue, est toute la mesme que celle par laquelle il l'a créé ; de façon qu'encore qu'il ne lui auroit point donné, au commencement, d'autre forme que celle du Chaos, pouruû qu'ayant establi les Loix de la Nature, il luy presta son concours, pour agir ainsi qu'elle a de coustume, on peut croire, fans faire tort au miracle de la creation, que par cela seul toutes les choses qui sont purement materielles auroient pû, avec le tems, s'y rendre telles que nous les voyons a present. Et leur nature est bien plus aysée a concevoir, lorsqu'on les voit naistre peu a peu en cete sorte, que lorsqu'on ne les confidere que toutes faites.

De la description des cors inanimez & des plantes, ie passay a celle des animaux & particulièrement a celle des hommes. Mais, pourceque ie n'en auois pas encore assez de connoissance, pour en parler du mesme style que du reste, c'est a dire, en demonstrent les effets par les causes, & faisant voir de quelles semences, & en quelle façon, la Nature les doit produire, ie me contentay de supposer que Dieu forma le cors d'un homme, entierement semblable a

l'un des nostres, tant en la figure extérieure de ses membres qu'en la conformation intérieure de ses organes, sans le composer d'autre matière que de celle que j'avois descrite, & sans mettre en luy, au commencement, aucune ame raisonnable, ny aucune autre chose pour y servir d'ame végétante ou sensitive, sinon qu'il excitast en son cœur un de ces feux sans lumière, que j'avois desjà expliqué, & que ie ne concevois point d'autre nature que celui qui chauffe le foin, | lorsqu'on l'a renfermé avant qu'il fust sec, ou qui fait bouillir les vins nouveaux, lorsqu'on les laisse cuire sur la rape. Car examinant les fonctions, qui pouvoient en suite de cela estre en ce cors, j'y trouvois exactement toutes celles qui peuvent estre en nous sans que nous y pensions, ny par consequent que nostre ame, c'est à dire, cete partie distincte du cors dont il a esté dit cy dessus que la nature n'est que de penser, y contribüë, & qui sont toutes les mesmes en quoy on peut dire que les animaux sans raison nous ressemblent: sans que j'y en pussé pour cela trouver aucune, de celles qui, estant dependantes de la pensée, sont les seules qui nous appartient en tant qu'hommes, au lieu que ie les y trouvois toutes par après, ayant supposé que Dieu creast une ame raisonnable, & qu'il la joignist à ce cors en certaine façon que ie descriuois.

Mais, affin qu'on puisse voir en quelle sorte j'y traitois cete matière, ie veux mettre icy l'explication du Mouvement du Cœur & des Arteres, qui estant le premier & le plus general qu'on observe dans les animaux, on jugera facilement de luy ce qu'on doit

penfer de tous les autres. Et affin qu'on ait moins de difficulté a entendre ce que i'en diray, ie voudrois que ceux qui ne font point versez en l'Anatomie prissent la peine, auant que de lire cecy, de faire couper deuant eux le cœur de quelque grand animal qui ait des poumons, car il est en tous assez semblable a celui de l'homme, & qu'ils se fissent montrer les deux chambres ou concaitez qui y font. Premieurement, celle qui est dans son costé droit, a laquelle 10  
respondent deux tuyaux fort larges : a sçauoir la vene | caue, qui est le principal receptacle du sang, & comme le tronc de l'arbre dont toutes les autres venes du cors font les branches, & la vene arterieuse, qui a esté ainsi mal nommée, pourceque c'est 15  
en effect vne artere, laquelle prenant son origine du cœur, se diuise, après en estre sortie, en plusieurs branches qui se vont respandre partout dans les poumons. Puis, celle qui est dans son costé gauche, a laquelle 20  
respondent en mesme façon deux tuyaux, qui font autant ou plus larges que les precedens : a sçauoir l'artere veneuse, qui a esté aussy mal nommée, a cause qu'elle n'est autre chose qu'une vene, laquelle vient des poumons, ou elle est diuisée en plusieurs 25  
branches, entrelacées avec celles de la vene arterieuse, & celles de ce conduit qu'on nomme le sifflet, par où entre l'air de la respiration ; & la grande artere, qui, sortant du cœur, enuoye ses branches par tout le cors. Je voudrois aussy qu'on leur monstraist soigneusement les onze petites peaux, qui, comme 30  
autant de petites portes, ouurent & ferment les quatre ouuertes qui font en ces deux concaitez : a sça-



uoir, trois a l'entrée de la vene caue, où elles font  
tellement disposées, qu'elles ne peuuent aucunement  
empescher que le sang qu'elle contient ne coule dans  
la concauité droite du cœur, & toutefois empeschent  
5 exactement qu'il n'en puisse sortir; trois a l'entrée  
de la vene arterieufe, qui, estant disposées tout au con-  
traire, permetent bien au sang, qui est dans cete con-  
cauité, de passer dans les poumons, mais non pas a  
celuy qui est dans les poumons d'y retourner; & ainsi  
10 deux autres a l'entrée de l'artere veneufe, qui laissent  
couler le sang des poumons vers la concauité | gauche  
du cœur, mais s'opposent a son retour; & trois a  
l'entrée de la grande artere, qui luy permetent de  
sortir du cœur, mais l'empeschent d'y retourner. Et  
15 il n'est point besoin de chercher d'autre raison du  
nombre de ces peaux, sinon que l'ouuerture de l'ar-  
tere veneufe, estant en ouale a cause du lieu ou elle  
se rencontre, peut estre commodement fermée avec  
deux, au lieu que les autres, estant rondes, le peuuent  
20 mieux estre avec trois. De plus, ie voudrois qu'on leur  
fist confiderer que la grande artere & la vene arte-  
rieufe sont d'une composition beaucoup plus dure &  
plus ferme, que ne sont l'artere veneufe & la vene  
caue; & que ces deux derniers s'eslargissent auant  
25 que d'entrer dans le cœur, & y font comme deux  
bourfes, nommées les oreilles du cœur, qui sont com-  
posées d'une chair semblable à la siene; et qu'il y a  
touffours plus de chaleur dans le cœur, qu'en aucun  
autre endroit du cors; et enfin, que cete chaleur est  
30 capable de faire que, s'il entre quelque goutte de  
sang en ses concauites, elle s'enfle promptement & se

dilate, ainſi que font generally toutes les liqueurs, lorsqu'on les laiſſe tomber goutte a goutte en quelque vaiſſeau qui eſt fort chaud.

Car, après cela, ie n'ay beſoin de dire autre choſe,  
5 pour expliquer le mouuement du cœur, ſinon que, lorsque les concautez ne ſont pas pleines de ſang, il y en coule neceſſairement de la vene caue dans la droite, & de l'artere veneuſe dans la gauche ; d'au- tant que ces deux vaiſſeaux en ſont touſiours pleins,  
10 & que leurs ouuertes, qui regardent vers le cœur, ne peuuent alors eſtre bouchées ; mais que, ſiſtoſt qu'il eſt entré ainſi deux gouttes de ſang, | vne en chacune de ſes concautez, ces gouttes, qui ne peuuent eſtre que  
15 fort groſſes, a cauſe que les ouuertes par où elles entrent ſont fort larges, & les vaiſſeaux d'où elles viennent fort pleins de ſang, ſe rareſient & ſe dilatent, a cauſe de la chaleur qu'elles y trouuent, au moyen de quoy, faiſant enfler tout le cœur, elles pouſſent & ferment  
20 les cinq petites portes, qui ſont aux entrées des deux vaiſſeaux d'où elles viennent, empeschant ainſi qu'il ne deſcende dauantage de ſang dans le cœur ; et continuant a ſe rarefier de plus en plus, elles pouſſent & ouurent les ſix autres petites portes, qui ſont aux  
25 entrées des deux autres vaiſſeaux par où elles ſortent, faiſant enfler par ce moyen toutes les branches de la vene arterieuſe & de la grande artere, quaſi au meſme inſtant que le cœur ; lequel, incontinent après, ſe deſenſle, comme font auſſy ces arteres, a cauſe que le ſang qui y eſt entré ſ'y refroidiſt, & leurs ſix petites  
30 portes ſe referment, & les cinq de la vene caue & de l'artere veneuſe ſe rouurent, & donnent paſſage a

deux autres gouttes de sang, qui font derechef enfler le cœur & les arteres, tout de mesme que les precedentes. Et pourceque le sang, qui entre ainsi dans le cœur, passe par ces deux bourses qu'on nomme les  
 5 oreilles, de là vient que leur mouuement est contraire au sien, & qu'elles se desenfient, lorsqu'il s'enfle. Au reste, affin que ceux qui ne connoissent pas la force des demonstrations Mathematiques, & ne sont pas accoutumez a distinguer les vrayes raisons des vray-  
 10 semblables, ne se hafardent pas de nier cecy sans l'examiner, ie les veux auertir que ce mouuement, que ie vien d'expliquer, fuit aussy necessairement de la seule disposition des | organes qu'on peut voir a l'œil dans le cœur, & de la chaleur qu'on y peut sentir  
 15 avec les doigts, & de la nature du sang qu'on peut connoistre par experience, que fait celuy d'un horologe, de la force, de la situation, & de la figure de ses contrepoids & de ses rouës.

Mais si on demande comment le sang des venes ne  
 20 s'espuise point, en coulant ainsi continuellement dans le cœur, & comment les arteres n'en sont point trop remplies, puisque tout celuy qui passe par le cœur s'y va rendre, ie n'ay pas besoin d'y respondre autre chose, que ce qui a desia esté escrit par vn medecin  
 25 d'Angleterre, auquel il faut donner la louange d'auoir rompu la glace en cét endroit, & d'estre le premier qui a enseigné qu'il y a plusieurs petits passages aux extremitez des arteres, par où le sang qu'elles reçoient du cœur entre dans les petites branches des  
 30 venes, d'où il se va rendre derechef vers le cœur, en sorte que son cours n'est autre chose qu'une circula-

Heruæus,  
*de motu  
 cordis.*

tion perpetuelle. Ce qu'il prouue fort bien, par l'ex-  
perience ordinaire des chirurgiens, qui ayant lié le  
bras mediocrement fort, au deffus de l'endroit où ils  
ouurent la vene, font que le fang en fort plus abon-  
5 damment que s'ils ne l'auoient point lié. Et il arriue-  
roit tout le contraire, s'ils le lioient au deffous, entre  
la main & l'ouuerture, ou bien, qu'ils le liaffent tres  
fort au-deffus. Car il est manifeste que le lien medio-  
crement ferré, pouuant empescher que le fang qui est  
10 defia dans le bras ne retourne vers le cœur par les  
venes, n'empesche pas pour cela qu'il n'y en viene  
toufiours de nouveau par les arteres, a cause qu'elles  
font situées au deffous des venes, & que leurs peaux,  
estant plus dures, font | moins ayfées a presser, & aussy  
15 que le fang qui vient du cœur tend auec plus de force  
a passer par elles vers la main, qu'il ne fait a retourner  
de là vers le cœur par les venes. Et puisque ce fang  
fort du bras par l'ouuerture qui est en l'vne des venes,  
il doit necessairement y auoir quelques passages au-  
20 deffous du lien, c'est a dire vers les extremittez du bras,  
par où il y puisse venir des arteres. Il prouue aussy  
fort bien ce qu'il dit du cours du fang, par certaines  
petites peaux, qui font tellement disposées en diuers  
lieux le long des venes, qu'elles ne luy permettent  
25 point d'y passer du milieu du cors vers les extremittez,  
mais seulement de retourner des extremittez vers le  
cœur; et de plus, par l'experience qui monstre que tout  
celuy qui est dans le cors en peut fortir en fort peu  
de tems par vne feule artere, lorsqu'elle est coupée,  
30 encore mesme qu'elle fust estroitement liée fort proche  
du cœur, & coupée entre luy & le lien, en forte qu'on

n'eust aucun fuiet d'imaginer que le sang qui en fortiroit vint d'ailleurs.

Mais il y a plusieurs autres choses qui tesmoignent que la vraye cause de ce mouuement du sang est celle  
 5 que i'ay dite. Comme, premierement, la difference qu'on remarque entre celuy qui sort des venes & celuy qui sort des arteres, ne peut proceder que de ce qu'estant rarefié, & comme distilé, en passant par le cœur, il est plus subtil & plus vif & plus chaud in-  
 10 continent après en estre forti, c'est a dire, estant dans les arteres, qu'il n'est vn peu deuant que d'y entrer, c'est a dire, estant dans les venes. Et si on y prend garde, on trouuera que cete difference ne paroist bien que vers le cœur, & non point tant | aux lieux qui en  
 15 sont les plus esloignez. Puis la durezza des peaux, dont la vene arterieufe & la grande artere sont composées, monstre assez que le sang bat contre elles avec plus de force que contre les venes. Et pourquoy la concauité gauche du cœur & la grande artere seroient elles plus  
 20 amples & plus larges, que la concauité droite & la vene arterieufe? Si ce n'estoit que le sang de l'artere veneufe, n'ayant esté que dans les poumons depuis qu'il a passé par le cœur, est plus subtil & se rarefie plus fort & plus aysement, que celuy qui vient immedie-  
 25 diatement de la vene caue. Et qu'est-ce que les medecins peuuent deuiner, en tastant le pouls, s'ils ne scauent que, selon que le sang change de nature, il peut estre rarefié par la chaleur du cœur plus ou moins fort, & plus ou moins viste qu' auparauant? Et si  
 30 on examine comment cette chaleur se communique aux autres membres, ne faut-il pas auouër que c'est

par le moyen du fang, qui passant par le cœur s'y re-  
 chauffe, & se respand de là par tout le cors. D'où vient  
 que, si on oste le fang de quelque partie, on en oste  
 par mesme moyen la chaleur; et encore que le cœur  
 5 fust aussy ardent qu'un fer embrasé, il ne suffiroit pas  
 pour reschauffer les pieds & les mains tant qu'il fait,  
 s'il n'y enuoyoit continuellement de nouveau fang.  
 Puis aussy on connoist de là, que le vray vsage de la  
 respiration est d'apporter assez d'air frais dans le pou-  
 10 mon, pour faire que le fang, qui y vient de la conca-  
 uité droite du cœur, où il a esté rarefié & comme  
 changé en vapeurs, s'y espaisfisse, & conuertisse en  
 fang derechef, auant que de retomber dans la gauche,  
 sans quoy il ne pourroit estre propre a seruir de nou-  
 15 riture au feu qui y est. Ce qui se confirme, parce qu'on  
 void que les animaux qui n'ont point de poumons,  
 n'ont aussy qu'une seule concauté dans le cœur, & que les  
 enfans, qui n'en peuuent vser pendant qu'ils sont ren-  
 fermez au ventre de leurs meres, ont vne ouuerture  
 20 par où il coule du fang de la vene caue en la concauté  
 gauche du cœur, & vn conduit par où il en vient de  
 la vene arterieuse en la grande artere, sans passer par  
 le poumon. Puis la coction, comment se feroit-elle en  
 l'estomac, si le cœur n'y enuoyoit de la chaleur par les  
 25 arteres, & avec cela quelques vnes des plus coulantes  
 parties du fang, qui aydent a dissoudre les viandes  
 qu'on y a mises? Et l'action qui conuertist le suc de  
 ces viandes en fang, n'est elle pas aysée a connoistre,  
 si on considere qu'il se distile, en passant & repassant  
 30 par le cœur, peutestre par plus de cent ou deux cent  
 fois en chaque iour? Et qu'a t on besoin d'autre chose,

pour expliquer la nutrition, & la production des diuerfes humeurs qui font dans le cors, finon de dire que la force, dont le fang en se rarefiant paffe du cœur vers les extremittez des arteres, fait que quelques  
5 vnes de fes parties s'arestent entre celles des membres où elles se trouuent, & y prennent la place de quelques autres quelles en chassent ; et que, selon la situation, ou la figure, ou la petiteffe des pores qu'elles rencontrent, les vnes se vont rendre en certains lieux  
10 plutost que les autres, en mesme façon que chascun peut auoir vû diuers cribles, qui estant diuerfement percez seruent a separer diuers grains les vns des autres ? Et enfin ce qu'il y a de plus remarquable en tout cecy, c'est la generation des esprits animaux, qui  
15 sont comme vn vent tres subtil, | ou plutost comme vne flame tres pure & tres viue, qui, montant continuellement en grande abondance du cœur dans le cerueau, se va rendre de là par les nerfs dans les muscles, & donne le mouuement a tous les membres ;  
20 sans qu'il faille imaginer d'autre cause, qui face que les parties du fang, qui, estant les plus agitées & les plus penetrantes, sont les plus propres a composer ces esprits, se vont rendre plutost vers le cerueau que vers ailleurs ; finon que les arteres, qui les y portent,  
25 sont celles qui viennent du cœur le plus en ligne droite de toutes, & que, selon les regles des Mechaniques, qui sont les mesmes que celles de la nature, lorsque plusieurs choses tendent ensemble a se mouuoir vers vn mesme costé, où il n'y a pas assez de place pour  
30 toutes, ainsi que les parties du fang qui sortent de la concauité gauche du cœur tendent vers le cerueau,

les plus foibles & moins agitées en doivent estre détournées par les plus fortes, qui par ce moyen s'y vont rendre feules.

5 I'auois expliqué assez particulièrement toutes ces choses, dans le traité que i'auois eu cy deuant deffein de publier. Et ensuite i'y auois monstré quelle doit estre la fabrique des nerfs & des muscles du cors humain, pour faire que les esprits animaux, estant dedans, ayent la force de mouuoir les membres : ainsi

10 qu'on voit que les testes, vn peu après estre coupées, se remuent encore, & mordent la terre, nonobstant qu'elles ne soient plus animées ; quels changemens se doivent faire dans le cerueau, pour causer la veille, & le sommeil, & les songes ; comment la lumiere, les sons, les odeurs, les goûts, la chaleur, & toutes les

15 autres qualitez des obiets extérieurs y peuuent imprimer diuerses idées, par l'entremise des sens ; comment la faim, la soif, & les autres passions interieures, y peuuent aussy enuoyer les leurs ; ce qui doit y

20 estre pris pour le sens commun, où ces idées sont receuës ; pour la memoire, qui les conferue ; & pour la fantaisie, qui les peut diuersement changer, & en composer de nouvelles, & par mesme moyen, distribuant les esprits animaux dans les muscles, faire mouuoir

25 les membres de ce cors, en autant de diuerses façons, & autant a propos des obiets qui se presentent a les sens, & des passions interieures qui sont en luy, que les nostres se puissent mouuoir, sans que la volonté les conduise. Ce qui ne semblera nullement estrange a

30 ceux qui, sçachant combien de diuers *automates*, ou machines mouuantes, l'industrie des hommes peut



faire, fans y employer que fort peu de pieces, a comparaison de la grande multitude des os, des muscles, des nerfs, des arteres, des venes, & de toutes les autres parties, qui sont dans le cors de chaque animal, considereront ce cors comme vne machine, qui, 5  
ayant esté faite des mains de Dieu, est incomparablement mieux ordonnée, & a en soy des mouuemens plus admirables, qu'aucune de celles qui peuuent estre inuentées par les hommes.

10 Et ie m'estois icy particulièrement aresté a faire voir que, s'il y auoit de telles machines, qui eussent les organes & la figure d'un singe, ou de quelque autre animal sans raison, nous n'aurions aucun moyen pour reconnoître qu'elles ne seroient pas en tout de 15  
mesme nature que ces animaux ; au lieu que, s'il y en auoit qui eussent la ressemblance de nos cors, & imitassent autant nos actions que moralement il seroit possible, nous aurions tousiours deux moyens tres certains, pour reconnoître qu'elles ne seroient point 20  
pour cela de vrais hommes. Dont le premier est que iamais elles ne pourroient vser de paroles, ny d'autres signes en les composant, comme nous faisons pour declarer aux autres nos pensées. Car on peut bien concevoir qu'une machine soit tellement faite qu'elle 25  
profere des paroles, & mesme qu'elle en profere quelques vnes a propos des actions corporelles qui causeront quelque changement en les organes : comme, si on la touche en quelque endroit, qu'elle demande ce qu'on luy veut dire ; si en vn autre, qu'elle 30  
crie qu'on luy fait mal, & choses semblables ; mais non pas qu'elle les arrange diuersement, pour res-

pondre au sens de tout ce qui se dira en sa presence, ainsi que les hommes les plus hebetez peuvent faire. Et le second est que, bien qu'elles fissent plusieurs choses aussy bien, ou peutestre mieux qu'aucun de nous, elles manqueroient infalliblement en quelques autres, par lesquelles on découvroiroit quelles n'agiroient pas par connoissance, mais seulement par la disposition de leurs organes. Car, au lieu que la raison est vn instrument vniuersel, qui peut seruir en toutes sortes de rencontres, ces organes ont besoin de quelque particuliere disposition pour chaque action particuliere ; d'où vient qu'il est moralement impossible qu'il y en ait assez de diuers en vne machine, pour la faire agir en toutes les occurrences de la vie, de mesme façon que nostre raison nous fait agir.

Or, par ces deux mesmes moyens, on peut aussy connoistre la difference, qui est entre les hommes & les bestes. Car c'est vne chose bien remarquable, qu'il n'y a point | d'hommes si hebetez & si stupides, sans en excepter mesme les insensez, qu'ils ne soient capables d'arrenger ensemble diuerses paroles, & d'en composer vn discours par lequel ils facent entendre leurs pensées ; et qu'au contraire, il n'y a point d'autre animal, tant parfait & tant heureusement né qu'il puisse estre, qui face le semblable. Ce qui n'arriue pas de ce qu'ils ont faute d'organes, car on voit que les pies & les perroquets peuvent proferer des paroles ainsi que nous, & toutefois ne peuvent parler ainsi que nous, c'est a dire, en tesmoignant qu'ils pensent ce qu'ils disent ; au lieu que les hommes qui, estans nés sourds & muets, sont priuez des organes qui seruent aux au-

tres pour parler, autant ou plus que les bestes, ont  
coustume d'inuenter d'eux mesmes quelques signes, par  
lesquels ils se font entendre a ceux qui, estans ordinairement  
avec eux, ont loysir d'apprendre leur langue.

5 Et cecy ne tesmoigne pas seulement que les bestes ont  
moins de raison que les hommes, mais qu'elles n'en  
ont point du tout. Car on voit qu'il n'en faut que fort  
peu, pour sçauoir parler; & d'autant qu'on remarque  
de l'inegalité entre les animaux d'une mesme espece,

10 aussy bien qu'entre les hommes, & que les vns sont  
plus aysez a dresser que les autres, il n'est pas croyable  
qu'un singe ou un perroquet, qui seroit des plus par-  
faits de son espece, n'égalast en cela un enfant des plus  
stupides, ou du moins un enfant qui auroit le cerueau

15 troublé, si leur ame n'estoit d'une nature du tout diffe-  
rente de la nostre. Et on ne doit pas confondre les  
paroles avec les mouuemens naturels, qui tesmoignent  
les passions, & peuuent estre imitez par des machines  
aussy bien que par les animaux; | ny penser, comme

20 quelques Anciens, que les bestes parlent, bien que nous  
n'entendions pas leur langage: car s'il estoit vray,  
puisqu'elles ont plusieurs organes qui se rapportent  
aux nostres, elles pourroient aussy bien se faire en-  
tendre a nous qu'a leurs semblables. C'est aussy une

25 chose fort remarquable que, bien qu'il y ait plusieurs  
animaux qui tesmoignent plus d'industrie que nous en  
quelques vnes de leurs actions, on voit toutefois que  
les mesmes n'en tesmoignent point du tout en beau-  
coup d'autres: de façon que ce qu'ils font mieux que

30 nous, ne prouue pas qu'ils ont de l'esprit; car, a ce  
conte, ils en auroient plus qu'aucun de nous, & fe-

roient mieux en toute chose ; mais plutoſt qu'ils n'en ont point, & que c'eſt la Nature qui agit en eux, ſelon la diſpoſition de leurs organes : ainſi qu'on voit qu'un horologe, qui n'eſt compoſé que de rouës  
 5 & de reſſors, peut conter les heures, & meſurer le tems, plus juſtement que nous avec toute noſtre prudence.

I'auois deſcrit, après cela, l'ame raifonnable, & fait voir qu'elle ne peut aucunement eſtre tirée de la puifſance de la matiere, ainſi que les autres choſes dont  
 10 i'auois parlé, mais qu'elle doit expreſſement eſtre créée ; et comment il ne ſuffit pas qu'elle ſoit logée dans le cors humain, ainſi qu'un pilote en ſon nauire, ſinon peuteſtre pour mouuoir ſes membres, mais qu'il  
 15 eſt beſoin qu'elle ſoit iointe & vnie plus eſtroitement avec luy, pour auoir, outre cela, des ſentimens & des appetits ſemblables aux noſtres, & ainſi compoſer un vray homme. Au reſte, ie me ſuis icy un peu eſtendu ſur le ſuiet de l'ame, a cauſe qu'il eſt des plus impor-  
 20 tans ; car, après l'erreur de ceux | qui nient Dieu, laquelle ie penſe auoir cy deſſus aſſez refutée, il n'y en a point qui eſloigne plutoſt les eſprits foibles du droit chemin de la vertu, que d'imaginer que l'ame des beſtes ſoit de meſme nature que la noſtre, & que,  
 25 par conſequent, nous n'auons rien a craindre, ny a eſperer, après cete vie, non plus que les mouſches & les fourmis ; au lieu que, lorſqu'on ſçait combien elles different, on comprend beaucoup mieux les raifons, qui prouuent que la noſtre eſt d'une nature entiere-  
 30 ment independante du cors, & par conſequent, qu'elle n'eſt point ſuiette a mourir avec luy ; puis, d'autant

qu'on ne voit point d'autres causes qui la destruisent, on est naturellement porté a iuger de là qu'elle est immortelle.

Or il y a maintenant trois ans que i'estois parvenu  
 5 a la fin du traité qui contient toutes ces choses, & que ie commençois a le reuoir, affin de le mettre entre les mains d'un imprimeur, lorsque i'appris que des personnes, a qui ie defere & dont l'autorité ne peut  
 gueres moins sur mes actions, que ma propre rai-  
 10 son sur mes pensées, auoient desapprouué vne opinion de Physique, publiée vn peu auparauant par quelque autre, de laquelle ie ne veux pas dire que ie fusse, mais bien que ie n'y auois rien remarqué, auant leur censure, que ie pusse imaginer estre preiudiciable  
 15 ny a la Religion ny a l'Estat, ny, par consequent, qui m'eust empesché de l'escrire, si la raison me l'eust persuadée, & que cela me fit craindre qu'il ne s'en trouuaist tout de mesme quelqu'une entre les mienes, en laquelle ie me fusse mépris, nonobstant le grand soin  
 20 que i'ay tousiours eu de n'en point receuoir de nouvelles en ma creance, dont ie n'eusse des demonstrations tres cer-  
 taines, & de n'en point escrire, qui pussent tourner au desauantage de personne. Ce qui a esté suffisant, pour m'obliger a changer la resolution  
 25 que i'auois eue de les publier. Car, encore que les raisons, pour lesquelles ie l'auois prise auparauant, fussent tres fortes, mon inclination, qui m'a tousiours fait haïr le mestier de faire des liures, m'en fit incontinent trouuer assez d'autres, pour m'en excuser. Et  
 30 ces raisons de part & d'autre sont telles, que non

SIXIESME  
 PARTIE.

seulement i'ay icy quelque interest de les dire, mais peut-estre aussy que le public en a de les sçavoir.

Le n'ay iamais fait beaucoup d'estat des choses qui venoient de mon esprit, & pendant que ie n'ay recueilly d'autres fruits de la methode dont ie me fers, 5  
finon que ie me suis satisfait, touchant quelques difficultez qui appartiennent aux sciences speculatiues, ou bien que i'ay tafché de regler mes meurs par les raisons qu'elle m'enseignoit, ie n'ay point creu estre 10  
obligé d'en rien escrire. Car, pour ce qui touche les meurs, chascun abonde si fort en son sens, qu'il se pourroit trouuer autant de reformateurs que de testes, s'il estoit permis a d'autres qu'a ceux que Dieu a establis pour souuerains sur les peuples, ou bien 15  
aufquels il a donné assez de grace & de zele pour estre prophetes, d'entreprendre d'y rien changer; et bien que mes speculations me pleussent fort, i'ay creu que les autres en auoient aussy, qui leur plaisoient peut-estre dauantage. Mais, sitost que i'ay eu acquis 20  
quelques notions generales touchant la Physique, & que, commençant a les esprouer en diuerfes difficultez particulieres, i'ay remarqué iusques où elles peuuent con|duire, & combien elles different des principes dont on s'est serui iusques a present, i'ay creu 25  
que ie ne pouuois les tenir cachées, sans pecher grandement contre la loy qui nous oblige a procurer, autant qu'il est en nous, le bien general de tous les hommes. Car elles m'ont fait voir qu'il est possible de paruenir a des connoissances qui soient fort viles 30  
a la vie, & qu'au lieu de cete Philosophie speculatiue, qu'on enseigne dans les escholes, on en peut trouuer

vne pratique, par laquelle connoiffant la force & les actions du feu, de l'eau, de l'air, des aftres, des cieux, & de tous les autres cors qui nous enuironnent, auffy diftinctement que nous connoiffons les diuers me-  
 5 ftiers de nos artifans, nous les pourrions employer en mefme façon a tous les vfages aufquels ils font propres, & ainfi nous rendre comme maiftres & poffeffeurs de la Nature. Ce qui n'eft pas feulemēt a defirer pour l'inuention d'une infinité d'artifices, qui  
 10 feroient qu'on iouiroit, fans aucune peine, des fruits de la terre & de toutes les commoditez qui s'y trouuent, mais principalement auffy pour la conferuation de la fanté, laquelle eft fans doute le premier bien, & le fondement de tous les autres biens de cete  
 15 vie ; car mefme l'efprit depend fi fort du temperament, & de la difpofition des organes du cors, que s'il eft poffible de trouuer quelque moyen, qui rende communement les hommes plus fages & plus habiles qu'ils n'ont efté iufques icy, ie croy que c'eft dans la  
 20 Medecine qu'on doit le chercher. Il eft vray que celle qui eft maintenant en vfage, contient peu de chofes dont l'vtilité foit fi remarquable ; mais, fans que i'aye aucun deffein de la mefpriſer, ie m'affure qu'il n'y a perſonne, mefme de ceux qui en font profeffion, qui  
 25 n'auouë que tout ce qu'on y ſçait n'eft preſque rien, a comparaiſon de ce qui reſte a y ſçauoir, & qu'on ſe pourroit exemter d'une infinité de maladies, tant du cors que de l'efprit, & mefme auffy peutefre de l'affoibliffement de la vieilleſſe, ſi on auoit allez de connoiffance de leurs cauſes, & de tous les remedes dont  
 30 la Nature nous a pourueus. Or, ayant deffein d'em-

ployer toute ma vie a la recherche d'une science si  
 necessaire, & ayant rencontré vn chemin qui me  
 semble tel qu'on doit infalliblement la trouver, en le  
 suivant, si ce n'est qu'on en soit empêché, ou par la  
 5 brieveté de la vie, ou par le defect des experiences,  
 ie iugeois qu'il n'y auoit point de meilleur remede  
 contre ces deux empêchemens, que de communiquer  
 fidellement au public tout le peu que i'aurois trouué,  
 & de conuier les bons esprits a tâcher de passer plus  
 10 outre, en contribuant, chascun selon son inclination  
 & son pouuoir, aux experiences qu'il faudroit faire,  
 & communiquant aussy au public toutes les choses  
 qu'ils apprendroient, affin que les derniers commen-  
 çant ou les precedens auroient acheué, & ainsi ioi-  
 15 gnant les vies & les traux de plusieurs, nous allas-  
 lions tous ensemble beaucoup plus loin, que chascun  
 en particulier ne sçauroit faire.

Mesme ie remarquois, touchant les experiences,  
 qu'elles sont d'autant plus necessaires, qu'on est plus  
 20 auancé en connoissance. Car, pour le commencement,  
 il vaut mieux ne se seruir que de celles qui se pre-  
 sentent d'elles mesmes a nos sens, & que nous ne  
 sçaurions ignorer, pouruû que nous y facions tant  
 soit peu de reflexion, que | d'en chercher de plus rares  
 25 & estudiées : dont la raison est que ces plus rares  
 trompent souuent, lorsqu'on ne sçait pas encore les  
 causes des plus communes, & que les circonstances  
 dont elles dependent sont quasi tousiours si particu-  
 lieres & si petites, qu'il est tres malaysé de les re-  
 30 marquer. Mais l'ordre que i'ay tenu en cecy a esté tel.  
 Premierement, i'ay tâché de trouver en general les



Principes, ou Premieres Causes, de tout ce qui est, ou qui peut estre, dans le monde, sans rien considerer, pour cet effect, que Dieu seul, qui l'a créé, ny les tirer d'ailleurs que de certaines semences de Veritez qui sont naturellement en nos ames. Après  
5 cela, i'ay examiné quels estoient les premiers & plus ordinaires effets qu'on pouuoit deduire de ces causes : et il me semble que, par la, i'ay trouué des Cieux, des Astres, vne Terre, & mesme, sur la terre,  
10 de l'Eau, de l'Air, du Feu, des Mineraux, & quelques autres telles choses, qui sont les plus communes de toutes & les plus simples, & par consequent les plus aylysées a connoistre. Puis, lorsque i'ay voulu descendre a celles qui estoient plus particulieres, il s'en  
15 est tant présenté a moy de diuerses, que ie n'ay pas creu qu'il fust possible a l'esprit humain de distinguer les Formes ou Especies de cors qui sont sur la terre, d'une infinité d'autres qui pourroient y estre, si c'eust  
20 esté le vouloir de Dieu de les y mettre, ny, par consequent, de les rapporter a nostre vsage, si ce n'est qu'on viene au deuant des causes par les effets, & qu'on se serue de plusieurs experiences particulieres. En suite de quoy, repassant mon esprit sur tous les  
obiets qui s'estoient iamais presentez a mes sens,  
25 i'ose bien dire que ie n'y ay remarqué aucune chose que ie ne peusse assez commodement expliquer par les Principes que i'auois trouuez. Mais il faut aussy que i'auouë, que la puissance de la Nature est si ample & si vaste, & que ces Principes sont si simples & si  
30 generaux, que ie ne remarque quasi plus aucun effect particulier, que d'abord ie ne connoisse qu'il peut en

estre deduit en plusieurs diuerfes façons, & que ma plus grande difficulté est d'ordinaire de trouuer en laquelle de ces façons il en depend. Car a cela ie ne sçay point d'autre expedient, que de chercher dere-  
5 chef quelques experiences, qui soient telles, que leur euenement ne soit pas le mesme, si c'est en l'vne de ces façons qu'on doit l'expliquer, que si c'est en l'autre. Au reste, i'en suis maintenant la, que ie voy, ce me semble, assez bien de quel biaiz on se doit  
10 prendre a faire la plus part de celles qui peuuent seruir a cet effect ; mais ie voy aussy qu'elles sont telles, & en si grand nombre, que ny mes mains, ny mon reuenu, bien que i'en eussè mille fois plus que ie n'en ay, ne sçauroient suffire pour toutes ; en sorte que,  
15 selon que i'auray deormais la commodité d'en faire plus ou moins, i'auanceray aussy plus ou moins en la connoissance de la Nature. Ce que ie me promettois de faire connoistre, par le traité que i'auois escrit, & d'y monstrier si clairement l'vtilité que le public en  
20 peut receuoir, que i'obligerois tous ceux qui desirent en general le bien des hommes, c'est a dire, tous ceux qui sont en effect vertueux, & non point par faux semblant, ny seulement par opinion, tant a me communiquer celles qu'ils ont desia faites, qu'a m'ayder en la  
25 recherche de celles qui restent a faire.

Mais i'ay eu, depuis ce tems la, d'autres raisons qui | m'ont fait changer d'opinion, & penser que ie deuois veritablement continuër d'escire toutes les choses que ie iugerois de quelque importance, a mesure que i'en découuerois la verité, & y apporter le  
30 mesme soin que si ie les voulois faire imprimer : tant

affin d'auoir d'autant plus d'occafion de les bien examiner, comme fans doute on regarde toujours de plus prés a ce qu'on croit deuoir estre veu par plusieurs, qu'a ce qu'on ne fait que pour foy mefme, & 5 fouuent les chofes, qui m'ont semblé vrayes, lorsque i'ay commencé a les conceuoir, m'ont parû faulfes, lorsque ie les ay voulu mettre fur le papier ; qu'affin de ne perdre aucune occafion de profiter au public, fi i'en fuis capable, & que, fi mes efcrits valent 10 quelque chofe, ceux qui les auront après ma mort, en puiffent vfer, ainfi qu'il fera le plus a propos ; mais que ie ne deuois aucunement consentir qu'ils fullent publiez pendant ma vie, affin que ny les oppositions & controuerfes, aufquelles ils feroient peut- 15 estre fuiets, ny mefme la reputation telle quelle, qu'ils me pourroient acquerir, ne me donnaffent aucune occafion de perdre le tems que i'ay deffein d'employer a m'instruire. Car, bien que il foit vray que chaque 20 homme est obligé de procurer, autant qu'il est en luy, le bien des autres, & que c'est proprement ne valoir rien que de n'estre vtile a perfonne, toutefois il est vray auffy que nos foins fe doiuent estendre plus loin que le tems present, & qu'il est bon d'omettre les chofes qui apporteroient peutestre quelque profit a 25 ceux qui viuent, lorsque c'est a deffein d'en faire d'autres qui en apportent dauantage a nos neueux. Comme, en effect, ie veux bien qu'on fçache que le peu que i'ay | appris iufques icy, n'est presque rien, a comparaiſon de ce que i'ignore, & que ie ne defefpere 30 pas de pouuoir apprendre ; car c'est quafi le mefme de ceux qui découurent peu a peu la verité dans les

sciences, que de ceux qui, commençant a deuenir riches, ont moins de peine a faire de grandes acquisitions, qu'ils n'ont eu auparauant, estant plus pauvres, a en faire de beaucoup moindres. Ou bien  
 5 on peut les comparer aux chefs d'armée, dont les forces ont coustume de croistre a proportion de leurs victoires, & qui ont besoin de plus de conduite, pour se maintenir après la perte d'une bataille, qu'ils n'ont, après l'auoir gaignée, a prendre des villes & des pro-  
 10 uinces. Car c'est veritablement donner des batailles, que de tascher a vaincre toutes les difficultez & les erreurs, qui nous empeschent de paruenir a la connoissance de la verité, & c'est en perdre vne, que de receuoir quelque fausse opinion, touchant vne ma-  
 15 tiere vn peu generale & importante ; il faut, après, beaucoup plus d'adresse, pour se remettre au mesme estat qu'on estoit auparauant, qu'il ne faut a faire de grans progrès, lorsqu'on a desia des principes qui sont assurez. Pour moy, si i'ay cy deuant trouué  
 20 quelques veritez dans les sciences (& i'espere que les choses qui sont contenuës en ce volume feront iuger que i'en ay trouué quelques vnes), ie puis dire que ce ne sont que des suites & des dependances de cinq ou six principales difficultez que i'ay surmontées, & que  
 25 ie conte pour autant de batailles où i'ay eu l'heur de mon costé. Mesme ie ne craindray pas de dire, que ie pense n'auoir plus besoin d'en gagner que deux ou trois autres semblables, pour venir entierement a bout de mes desseins ; et que | mon aage n'est point  
 30 si auancé que, selon le cours ordinaire de la Nature, ie ne puisse encore auoir assez de loysir pour cet effect.

Mais ie croy estre d'autant plus obligé a ménager le tems qui me reste, que i'ay plus d'esperance de le pou-  
 uoir bien employer; et i'aurois sans doute plusieurs  
 occasions de le perdre, si ie publois les fondemens de  
 5 ma Physique. Car, encore qu'ils soient presque tous  
 si euidens, qu'il ne faut que les entendre pour les  
 croire, & qu'il n'y en ait aucun, dont ie ne pense  
 pouuoir donner des demonstrations, toutefois, a  
 cause qu'il est impossible qu'ils soient accordans avec  
 10 toutes les diuerfes opinions des autres hommes, ie  
 preuoy que ie serois souuent diuertie par les opposi-  
 tions qu'ils feroient naistre.

On peut dire que ces oppositions seroient vtiles,  
 tant affin de me faire connoistre mes fautes, qu'affin  
 15 que, si i'auois quelque chose de bon, les autres en  
 eussent par ce moyen plus d'intelligence, &, comme  
 plusieurs peuuent plus voir qu'un homme seul, que  
 commençant des maintenant a s'en seruir, ils m'ay-  
 dassent aussy de leurs inuentions. Mais, encore que ie  
 20 me reconnoisse extremement suiet a faillir, & que ie  
 ne me fie quasi iamais aux premieres pensées qui me  
 viennent, toutefois l'experience que i'ay des obiections  
 qu'on me peut faire, m'empesche d'en esperer aucun  
 profit: car i'ay desia souuent esproué les iugemens,  
 25 tant de ceux que i'ay tenus pour mes amis, que de  
 quelques autres a qui ie pensois estre indifferent, &  
 mesme aussy de quelques vns dont ie scauois que la  
 malignité & l'enuie tascheroit assez a decourrir ce que  
 l'affection cacheroit a mes amis; mais il est  
 30 arriué qu'on m'ayt obiecté quelque chose que ie  
 n'eusse point du tout preueuë, si ce n'est qu'elle fust

fort éloignée de mon fuiet ; en forte que ie n'ay quasi  
 iamais rencontré aucun cenfeur de mes opinions, qui  
 ne me semblaft ou moins rigoureux, ou moins equi-  
 table, que moy mefme. Et ie n'ay iamais remarqué  
 5 non plus, que, par le moyen des difputes qui fe pra-  
 tiquent dans les efcholes, on ait découuert aucune  
 verité qu'on ignoraft auparauant ; car, pendant que  
 chafcun tafche de vaincre, on s'exerce bien plus a faire  
 valoir la vrayfemblance, qu'a pefer les raifons de part  
 10 & d'autre ; & ceux qui ont efté long tems bons auo-  
 cats, ne font pas pour cela, par après, meilleurs iuges.

Pour l'vtilité que les autres receuroient de la com-  
 munication de mes penfées, elle ne pourroit auffy  
 eftre fort grande, d'autant que ie ne les ay point en-  
 15 core conduites fi loin, qu'il ne foit befoin d'y aioufter  
 beaucoup de chofes, auant que de les appliquer a  
 l'vfage. Et ie penfe pouuoir dire, fans vanité, que, s'il  
 y a quelqu'un qui en foit capable, ce doit eftre plu-  
 toft moy qu'aucun autre : non pas qu'il ne puiffe y  
 20 auoir au monde plufieurs efprits incomparablement  
 meilleurs que le mien ; mais pource qu'on ne fçau-  
 roit fi bien conceuoir vne chofe, & la rendre fiene,  
 lorsqu'on l'apprent de quelque autre, que lorsqu'on  
 l'inuente foy mefme. Ce qui eft fi veritable, en cete  
 25 matiere, que, bien que i'aye fouuent expliqué quelques  
 vnes de mes opinions a des perfonnes de tres bon  
 efprit, & qui, pendant que ie leur parlois, fembloient  
 les entendre fort diftinctement, toutefois, lorsqu'ils les  
 ont redites, i'ay remarqué qu'ils les ont changées pref-  
 30 que toufiours en telle forte que ie ne les pouuois plus  
 auouër pour mienes. A l'occafion de quoy ie fuis

bien ayſe de prier icy nos neveux, de ne croire iamais que les choſes qu'on leur dira viennent de moy, lorſque ie ne les auray point moy meſme diuulgüees. Et ie ne m'eſtonne aucunement des extrauagances qu'on

5 attribue a tous ces anciens Philoſophes, dont nous n'auons point les eſcrits, ny ne iuge pas, pour cela, que leurs penſées ayent eſté fort deraifonnables, veu qu'ils eſtoient des meilleurs eſprits de leurs tems, mais ſeulement qu'on nous les a mal rapportées.

10 Comme on voit auſſy que preſque iamais il n'eſt arriué qu'aucun de leurs ſectateurs les ait ſurpaſſez ; et ie m'affure que les plus paſſionnez de ceux qui ſuiuent maintenant Ariſtote, ſe croyoient hureux, s'ils auoient autant de connoiſſance de la Nature qu'il en

15 a eu, encore meſme que ce fuſt a condition qu'ils n'en auroient iamais dauantage. Ils ſont comme le lierre, qui ne tend point a monter plus haut que les arbres qui le ſoutiennent, & meſme ſouuent qui redeſcend, après qu'il eſt paruenu iuſques a leur faiſte ; car il me

20 ſemble auſſy que ceux la redeſcendent, c'eſt-a-dire, ſe rendent en quelque façon moins ſçauans que s'ils s'abſtenoient d'eſtudier, leſquels, non contens de ſçauoir tout ce qui eſt intelligiblement expliqué dans leur auteur, veulent, outre cela, y trouuer la ſolution

25 de pluſieurs difficultez, dont il ne dit rien & auſquelles il n'a peuteſtre iamais penſé. Toutefois, leur façon de philoſopher eſt fort commode, pour ceux qui n'ont que des eſprits fort mediocres ; car l'obſcurité des diſtinc-tions & des principes dont ils ſe ſeruent, eſt cauſe

30 qu'ils peuuent parler de tou|tes choſes auſſy hardiment que s'ils les ſçauoient, & ſouſtenir tout ce qu'ils

en disent contre les plus subtils & les plus habiles,  
 fans qu'on ait moyen de les conuaincre. En quoy ils  
 me semblent pareils a vn aueugle, qui, pour se battre  
 fans defauantage contre vn qui voit, l'auroit fait venir  
 5 dans le fonds de quelque caue fort obscure ; et ie puis  
 dire que ceux cy ont interest que ie m'abstiene de pu-  
 blier les principes de la Philosophie dont ie me fers :  
 car estans tres simples & tres euidens, comme ils sont,  
 ie ferois quasi le mesme, en les publiant, que si i'ou-  
 10 urois quelques fenestres, & faisois entrer du iour dans  
 cete caue, ou ils sont descendus pour se battre. Mais  
 mesme les meilleurs esprits n'ont pas occasion de sou-  
 haiter de les connoistre : car, s'ils veulent sçauoir par-  
 ler de toutes choses, & acquerir la reputation d'estre  
 15 doctes, ils y paruiendront plus aysement en se con-  
 tentant de la vraysemblance, qui peut estre trouuée  
 sans grande peine en toutes sortes de matieres, qu'en  
 cherchant la verité, qui ne se découure que peu a peu  
 en quelques vnes, & qui, lorsqu'il est question de par-  
 20 ler des autres, oblige a confesser franchement qu'on  
 les ignore. Que s'ils preferent la connoissance de  
 quelque peu de veritez a la vanité de paroistre n'igno-  
 rer rien, comme sans doute elle est bien preferable,  
 & qu'il vueillent suiure vn dessein semblable au mien,  
 25 ils n'ont pas besoin, pour cela, que ie leur die rien da-  
 uantage que ce que i'ay desia dit en ce discours. Car,  
 s'ils sont capables de passer plus outre que ie n'ay fait,  
 ils le feront aussy, a plus forte raison, de trouuer d'eux  
 mesmes tout ce que ie pense auoir trouué. D'autant  
 30 que, n'ayant iamais rien examiné que par ordre, il est  
 certain | que ce qui me reste encore a découurir, est



de foy plus difficile & plus caché, que ce que i'ay pû  
 cy deuant rencontrer, & ils auroient bien moins de  
 plaisir a l'apprendre de moy que d'eux mesmes ;  
 outre que l'habitude qu'ils acquerront, en cherchant  
 5 premierement des choses faciles, & passant peu a  
 peu par degrez a d'autres plus difficiles, leur ser-  
 uira plus que toutes mes instructions ne sçauroient  
 faire. Comme, pour moy, ie me persuade que, si on  
 m'eust enseigné, dès ma ieunesse, toutes les veritez  
 10 dont i'ay cherché depuis les demonstrations, & que  
 ie n'eusse eu aucune peine a les apprendre, ie n'en  
 aurois peutestre iamais sceu aucunes autres, & du  
 moins que iamais ie n'aurois acquis l'habitude & la  
 facilité, que ie pense auoir, d'en trouuer tousiours de  
 15 nouvelles, a mesure que ie m'applique a les chercher.  
 Et en vn mot, s'il y a au monde quelque ourage, qui  
 ne puisse estre si bien acheué par aucun autre que  
 par le mesme qui l'a commencé, c'est celuy auquel ie  
 traueille.

20 Il est vray que, pour ce qui est des experiences qui  
 peuuent y seruir, vn homme seul ne sçauroit suffire a  
 les faire toutes ; mais il n'y sçauroit aussy employer  
 vtilement d'autres mains que les sienes, sinon celles  
 des artisans, ou telles gens qu'il pourroit payer, & a  
 25 qui l'esperance du gain, qui est vn moyen tres efficace,  
 feroit faire exactement toutes les choses qu'il leur  
 prescriroit. Car, pour les volontaires, qui, par curio-  
 sité ou desir d'apprendre, s'offriroient peutestre de luy  
 ayder, outre qu'ils ont pour l'ordinaire plus de pro-  
 30 messes que d'effect, & qu'ils ne font que de belles  
 propositions dont aucune iamais ne reüssit, ils vou-

droient infalliblement estre payez par l'ex|plication de quelques difficultez, ou du moins par des complimens & des entretiens inutiles, qui ne luy sçauroient couf-  
ter si peu de son tems qu'il n'y perdift. Et pour les  
5 experiences que les autres ont desia faites, quand bien mesme ils les luy voudroient communiquer, ce que ceux qui les nomment des secrets ne feroient iamais, elles sont, pour la plupart, composées de tant de circonstances, ou d'ingrediens superflus, qu'il luy  
10 seroit tres malaysé d'en déchiffrer la verité ; outre qu'il les trouueroit presque toutes si mal expliquées, ou mesme si fausses, a cause que ceux qui les ont faites se sont efforcez de les faire paroistre conformes a leurs principes, que, s'il y en auoit quelques vnes  
15 qui luy serussent, elles ne pourroient derechef valoir le tems qu'il luy faudroit employer a les choisir. De façon que, s'il y auoit au monde quelqu'un, qu'on sceust assurement estre capable de trouuer les plus grandes choses, & les plus vtils au public qui  
20 pussent estre, & que, pour cete cause, les autres hommes s'efforçassent, par tous moyens, de l'ayder a venir a bout de ses desseins, ie ne voy pas qu'ils peussent autre chose pour luy, sinon fournir aux frais des experiences dont il auroit besoin, & du reste empes-  
25 cher que son loisir ne luy fust osté par l'importunité de personne. Mais, outre que ie ne presume pas tant de moy mesme, que de vouloir rien promettre d'extraordinaire, ny ne me repais point de pensées si vaines, que de m'imaginer que le public se doie beaucoup  
30 interesser en mes desseins, ie n'ay pas aussy l'ame si basse, que ie voulusse accepter de qui que ce fust

aucune faueur, qu'on puft croire que ie n'aurois pas meritée.

Toutes ces confiderations iointes enfemble furent  
 | caufe, il y a trois ans, que ie ne voulu point diuul-  
 5 guer le traité que i'auois entre les mains, & mefme  
 que ie fus en refolution de n'en faire voir aucun autre,  
 pendant ma vie, qui fuft fi general, ny duquel on  
 pûft entendre les fondemens de ma Phyfique. Mais il  
 y a eu depuis derechef deux autres raifons, qui m'ont  
 10 obligé a mettre icy quelques effais particuliers, & a  
 rendre au public quelque compte de mes actions & de  
 mes deffeins. La premiere eft que, fi i'y manquois,  
 plufieurs, qui ont fceu l'intention que i'auois euë cy  
 deuant de faire imprimer quelques efcrits, pourroient  
 15 s'imaginer que les caufes pour lesquelles ie m'en  
 abftiens, feroient plus a mon defauantage qu'elles ne  
 font. Car, bien que ie n'ayme pas la gloire par excés,  
 ou mefme, fi ie l'ofe dire, que ie la haïffe, en tant que  
 ie la iuge contraire au repos, lequel i'estime fur  
 20 toutes chofes, toutefois auffy ie n'ay iamais tafché de  
 cacher mes actions comme des crimes, ny n'ay vû  
 de beaucoup de precautions pour eftre inconnu ; tant  
 a caufe que i'euffe creu me faire tort, qu'a caufe que  
 cela m'auroit donné quelque efpece d'inquietude, qui  
 25 eult derechef efté contraire au parfait repos d'efprit  
 que ie cherche. Et pourceque, m'eftant toufiours ainfi  
 tenu indifferent entre le foin d'eftre connu ou ne l'eftre  
 pas, ie n'ay pû empescher que ie n'acquiffe quelque  
 forte de reputation, i'ay penfé que ie deuois faire  
 30 mon mieux pour m'exempter au moins de l'auoir  
 mauuaife. L'autre raifon, qui m'a obligé a efcire

cecy, est que, voyant tous les iours de plus en plus  
 le retardement que souffre le dessein que i'ay de m'in-  
 struire, a cause d'une infinité d'experiences dont i'ay  
 besoin, & qu'il est impossible que ie face sans | l'ayde  
 5 d'autruy, bien que ie ne me flatte pas tant que d'es-  
 perer que le public prene grande part en mes inte-  
 rests, toutefois ie ne veux pas aussy me defaillir tant  
 a moy-mesme, que de donner suiet a ceux qui me  
 suruiuront, de me reprocher quelque iour, que i'eusse  
 10 pû leur laisser plusieurs choses beaucoup meilleures  
 que ie n'auray fait, si ie n'eusse point trop negligé de  
 leur faire entendre en quoy ils pouuoient contribuer  
 a mes desseins.

Et i'ay pensé qu'il m'estoit ayse de choisir quelques  
 15 matieres, qui, sans estre suietes a beaucoup de con-  
 trouerfes, ny m'obliger a declarer dauantage de mes  
 principes que ie ne desire, ne lairroient pas de faire  
 voir assez clairement ce que ie puis, ou ne puis pas,  
 dans les sciences. En quoy ie ne sçaurois dire si i'ay  
 20 reussi, & ie ne veux point preuenir les iugemens de  
 personne, en parlant moy-mesme de mes escrits ; mais  
 ie seray bien ayse qu'on les examine, & affin qu'on en  
 ait d'autant plus d'occasion, ie supplie tous ceux qui  
 auront quelques obiections a y faire, de prendre la  
 25 peine de les enuoyer a mon libraire, par lequel en  
 estant auerti, ie tascheray d'y ioindre ma responce en  
 mesme tems ; & par ce moyen les lecteurs, voyant  
 ensemble l'un & l'autre, iugeront d'autant plus ay-  
 sement de la verité. Car ie ne promets pas d'y faire  
 30 iamais de longues responses, mais seulement d'auouer  
 mes fautes fort franchement, si ie les connois, ou

bien, si ie ne les puis apercevoir, de dire simplement ce que ie croyray estre requis, pour la defence des choses que i'ay escrites, sans y adiouter l'explication d'aucune nouvelle matiere, affin de ne me pas en-  
5 gager sans fin de l'une en l'autre.

| Que si quelques vnes de celles dont i'ay parlé, au commencement de la Dioptrique & des Meteores, chocquent d'abord, a cause que ie les nomme des suppositions, & que ie ne semble pas auoir enuie de les  
10 prouuer, qu'on ait la patience de lire le tout avec attention, & i'espere qu'on s'en trouuera satisfait. Car il me semble que les raisons s'y entrefuiuent en telle sorte que, comme les dernieres sont demonstrees par les premieres, qui sont leurs causes, ces premieres  
15 le sont reciproquement par les dernieres, qui sont leurs effets. Et on ne doit pas imaginer que ie commette en cecy la faute que les Logiciens nomment vn cercle ; car l'experience rendant la plus part de ces effets tres certains, les causes dont ie les deduits ne  
20 seruent pas tant a les prouuer qu'a les expliquer ; mais, tout au contraire, ce sont elles qui sont prouuees par eux. Et ie ne les ay nommees des suppositions, qu'affin qu'on sçache que ie pense les pouuoir deduire de ces premieres veritez que i'ay cy dessus  
25 expliquées, mais que i'ay voulu expressement ne le pas faire, pour empescher que certains esprits, qui s'imaginent qu'ils sçauent en vn iour tout ce qu'un autre a pensé en vingt années, si tost qu'il leur en a seulement dit deux ou trois mots, & qui sont d'autant  
30 plus suiets a faillir, & moins capables de la verité, qu'ils sont plus penetrans & plus vifs, ne puissent de

la prendre occasion de bastir quelque Philosophie extraugante sur ce qu'ils croyront estre mes principes, & qu'on m'en attribue la faute. Car, pour les opinions qui sont toutes mienes, ie ne les excuse point comme  
 5 nouvelles, d'autant que, si on en considere bien les raisons, ie m'assure qu'on les trouuera si simples, & si conformes au sens commun, qu'elles sembleront moins extraordinaires, & moins estranges, qu'aucunes autres qu'on puisse auoir sur mesmes suiets. Et ie ne  
 10 me vante point aussy d'estre le premier Inuenteur d'aucunes, mais bien, que ie ne les ay iamais receuës, ny pource qu'elles auoient esté dites par d'autres, ny pource qu'elles ne l'auoient point esté, mais seulement pource que la raison me les a persuadées.

15 Que si les artisans ne peuuent si tost executer l'invention qui est expliquée en la Dioptrique, ie ne croy pas qu'on puisse dire, pour cela, qu'elle soit mauuaise : car, d'autant qu'il faut de l'adresse & de l'habitude, pour faire & pour aiuster les machines que i'ay descrites, sans qu'il y manque aucune circonstance, ie ne  
 20 m'estonnerois pas moins, s'ils rencontroient du premier coup, que si quelqu'un pouuoit apprendre, en vn iour, a iouer du luth excellemment, par cela seul qu'on luy auroit donné de la tablature qui seroit bonne. Et si  
 25 i'escris en François, qui est la langue de mon païs, plutost qu'en Latin, qui est celle de mes Precepteurs, c'est a cause que i'espere que ceux qui ne se seruent que de leur raison naturelle toute pure, iugeront mieux de mes opinions, que ceux qui ne croyent  
 30 qu'aux liures anciens. Et pour ceux qui ioignent le bon sens avec l'estude, lesquels seuls ie souhaite pour

mes iuges, ils ne feront point, ie m'affeure, si partiaux pour le Latin, qu'ils refusent d'entendre mes raisons, pourceque ie les explique en langue vulgaire.

Au reste, ie ne veux point parler icy, en particulier, 5  
des progrès que i'ay esperance de faire a l'auenir dans les sciences, ny m'engager enuers le public d'aucune promesse, que ie ne fois pas assuré d'accomplir ; mais ie diray | seulement que i'ay resolu de n'employer le tems qui me reste a viure, a autre chose qu'a tascher 10  
d'acquérir quelque connoissance de la Nature, qui soit telle qu'on en puisse tirer des regles pour la Medecine, plus assurées que celles qu'on a eues iusques a present ; et que mon inclination m'esloigne si fort de toute sorte d'autres desseins, principalement de 15  
ceux qui ne scauroient estre vtiles aux vns qu'en nuisant aux autres, que, si quelques occasions me contraignoient de m'y employer, ie ne croy point que ie fusse capable d'y reussir. De quoy ie fais icy vne 20  
declaration, que ie scay bien ne pouuoir seruir a me rendre considerable dans le monde, mais aussy n'ay ie aucunement enuie de l'estre ; et ie me tiendray toufiours plus obligé a ceux, par la faueur desquels ie iouray sans empeschement de mon loisir, que ie ne serois a ceux qui m'offriroient les plus honorables 25  
emplois de la terre.

FIN.

## À propos de cette édition électronique

Le texte reproduit est celui des pages 1–78, tome VI de l'édition scientifique des

*Oeuvres de Descartes* par Charles ADAM et Paul TANNERY, Paris, L. Cerf, 1902.

Pour établir la correspondance entre les pages de leur édition et la première, les numéros des pages originales (Leyde, 1637)\* figurent toujours sur la ligne du titre courant. De plus le commencement et la fin de chaque page est indiqué précisément par des traits de séparation verticales dans le texte.

Naturellement les *errata*, que les éditeurs avaient signalés autrefois (p. XI) sont corrigés en leur lieu. – Tous les numéros des pages et des lignes, même les césures, sont conformes au fac-similé du livre préparé par les *University of Connecticut Libraries* qu'on peut aussi consulter et télécharger ici :

<https://archive.org/details/uvresdedescartes06desc>

Bien que j'ai fait tout mon mieux et que le texte entier a été relu plusieurs fois, ce livre numérique est livré tel quel sans garantie de son intégrité parfaite par rapport à l'original.

A.B.  
2017-10-26

---

\* Sauf pour la première page qui correspond à la page 3. – Le texte du *Discours* se trouve sur les pages 3-78 dans l'édition de 1637.